

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Jésus inconnu

Souvenirs de guerre

Allemagne, Prusse, Hitler...

Banneux-Notre-Dame

En quelques lignes...

Une nouvelle biographie de la Tour du Pin

La dernière étape de la philosophie de M. Blondel

Un grand romancier catholique se révèle

Dimitri MEREJKOVSKI

Baronne A. de PITTEURS

Hilaire BELLOC

Vicomte DAVIGNON

* * *

Georges LEGRAND

Marcel DE CORTE

Léopold LEVAUX

La Semaine

Ils nous paraissent bien puérils, ceux qui s'imaginent que la légère augmentation du pourcentage des « non » en Allemagne a la moindre importance. Pratiquement aucune! « Adolf Hitler doit avouer que le peuple allemand se détourne de lui », imprime le *Peuple*, en caractères d'affiche. Ah! la dangereuse, l'injustifiable illusion!... Ces malheureux esprits qui n'ont cessé de se tromper sur l'Allemagne sont-ils donc incurables? Quelle folie de croire que si Hitler était assassiné demain, l'Allemagne serait moins dangereuse qu'aujourd'hui ou qu'hier. Hitler n'est qu'un drapeau, un metteur en scène de grand style, un propagandiste de génie. Il disparaîtrait, que resterait entière la réalité qu'il sert en l'incarnant et qu'il était en l'exaltant : la Prusse maîtresse du Reich; l'état-major prussien, organe agissant des Junckers prussiens, plus omnipotent que jamais. Derrière tout le clinquant agité par Hitler, Goering, Goebbels, il y a, comme l'imprime même la *Libre Belgique* : un seul maître hier, un seul maître aujourd'hui, la Reichswehr, c'est-à-dire, la toute-puissance du militarisme prussien. Notre ami Belloc explique plus loin, avec sa clarté habituelle, que cette réalité-là n'a cessé de se développer depuis l'armistice. En 1918 on négligea d'abattre la Prusse. Lentement mais sûrement, cette Prusse vaincue s'est relevée, encouragée d'ailleurs par l'aveuglement anglais et par la faiblesse française. Hitler n'aura été qu'un chapitre de cette renaissance prussienne, le plus grand danger qui menace, en ce moment, l'Europe et le monde. Ah! il aura bien servi les « barbares », l'ouvrier peintre autrichien, et Berlin aura eu en lui un instrument exceptionnel. Il joue le grand jeu, un jeu possible seulement dans cette Allemagne, dont un de ses meilleurs connaisseurs, M. Wladimir d'Ormesson, vient d'écrire :

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans les discours que prononce Adolf Hitler depuis des années — et notamment depuis le 30 janvier 1933 — c'est qu'il puisse toujours répéter les mêmes choses, agiter toujours les mêmes idées — ou plutôt n'en agiter aucune — et soulever pourtant toujours le même enthousiasme. Curieuses masses que ces masses allemandes! Comme elles réagissent en tout à l'encontre des nôtres! Chez nous, ce perpétuel battage oratoire, ce mirage verbal, ce gargarisme métaphorique dureraient l'espace d'un matin. En Allemagne, cela peut durer indéfiniment.

C'est que l'Allemand est avant tout un auditif, tandis que nous sommes avant tout des visuels. Pour nous, c'est la forme qui compte. Pour les Allemands, c'est le bruit. Nous ne sommes sensibles qu'au déterminé. Les Allemands ne s'enchantent que de l'indéterminé. On nous gouverne à coups de raisonnements, fussent-ils sophistiques. On ne gouverne l'Allemagne qu'avec des sons, fût-ce du vent.

Le grand jeu! Jamais encore on n'avait porté à une pareille hauteur, à une telle perfection le bourrage de crâne organisé. Une vraie folie collective avec le recours à tous les moyens, assassinat com-

pris. Mais tout ce tintamarre, cette invraisemblable excitation de millions d'hommes, conduiront à quoi? Cette exaspération sentimentale, cette tension nerveuse de tout un peuple ne peuvent se soutenir indéfiniment. Ce potentiel énorme accumulé outre-Rhin, quand et comment se déchargera-t-il? Voilà l'angoissant problème, d'autant plus angoissant que l'Allemagne va connaître, cet hiver, la pire détresse économique.

Heureusement que l'instinct de conservation a détourné la France des sirènes du pacifisme et du désarmement! Où serions-nous, grands dieux, si notre voisine du Sud avait prêté l'oreille aux mauvais conseillers... N'insistons pas... Le développement de la folie allemande, prévu par tous ceux qui connaissaient la Prusse, confond tellement les idéalistes, les juristes, les idéologues qui ne cessaient de reprocher à la France d'empêcher, on ne sait trop quelle utopique fraternité des peuples dans une chimérique Société des Nations, qu'il est préférable de ne pas appuyer...

Heureusement aussi que les bévues prussiennes, ont, malgré tout, entretenu un minimum de vigilance! Qui donc le connaît mieux que nous, Belges, ce manque étonnant de psychologie dont la lourdeur allemande ne cessa de nous rejouer le cœur pendant l'occupation? De même qu'alors le Pouvoir occupant eût pu, s'il avait été perspicace, énerver singulièrement la résistance belge, de même en ce moment, une Prusse moins incompréhensive aurait évité de coaliser contre elle toutes les forces de la civilisation. Même Londres, si prussophile pourtant, a fini par s'émouvoir. Et Berlin a trouvé le moyen d'obliger Mussolini lui-même à déclarer que cela suffisait...

* * *

Commentant ce que le correspondant particulier de la *Libre Belgique* écrit à propos des événements allemands — et qui contraste singulièrement avec les illusions que n'a cessé d'entretenir le collaborateur de ce journal qui y traite de la politique étrangère... — le *Peuple*, après avoir cité ces lignes :

Quelles que soient les conditions de cette liquidation, l'effet principal de l'opération sanglante imposée, à Neudeck, à Hitler et qui lui a valu le satisfecit du général von Blomberg le 3 juillet est acquis : la Reichswehr est devenue à nouveau, en Allemagne, la seule dépositaire de la puissance nationale. Le militarisme officiel, le seul discipliné, le seul solide, le plus redoutable, a désarmé l'autre : il se sent, aujourd'hui, tellement fort du point de vue de la technique et de l'organisation, qu'il n'a plus besoin de formations irrégulières. La véritable puissance militaire de l'Allemagne pourra, à présent, se développer, s'intensifier sans encombre, sans arrêt.

le *Peuple* ajoute :

Mais les autres Etats, mais le S. D. N., vont-ils subir les exigences

de l'Allemagne hitlérienne? On usait de moins de mansuétude à l'égard de l'Allemagne démocratique.

On ne se moque pas plus joliment du monde! Mais qui donc n'a cessé de ménager la Prusse si ce n'est le socialisme international? Qui donc s'est davantage trompé sur l'Allemagne? Il y a mieux. Quand les socialistes belges manifestent, en Belgique, contre la guerre et contre le militarisme, énervant ainsi notre volonté de résistance et notre effort défensif, de qui donc font-ils le jeu si ce n'est de l'Allemagne hitlérienne?

La Nation belge a eu parfaitement raison de reprocher à M. Vandervelde de trop parler de la solidarité des peuples et de la paix universelle et de se désintéresser des moyens de défendre les frontières du pays. Et quand le Peuple répond : « Quant à la défense du pays, Vandervelde et le P. O. B. ont montré, il y a vingt ans, quels étaient leurs sentiments », encore une fois, il se moque de ses lecteurs. Ce n'est pas quand l'envahisseur se met en marche qu'il faut songer à défendre le Patrie. L'actuel antimilitarisme du socialisme belge, dans la mesure même où il affaiblit notre armée, appelle l'invasion prussienne...

Il y a vingt ans! On n'en parlera jamais assez de la criminelle impréparation qui faillit couler l'Europe sous la botte prussienne. Dans un hebdomadaire français de gauche, M. Robert Boucard commence une série d'articles sur *Les secrets du G. Q. G. français*. Le premier débute par ces lignes :

Charleroi! L'armée allemande avait bousculé les nôtres, qui dévalaient en désordre les coteaux de l'Ile-de-France. Rien ne semblait plus devoir arrêter la ruée qui, irrésistiblement, montait vers la capitale, submergeant tout sur son passage. Après la défaite, était-ce la déroute?

Rien n'était prêt. Vides étaient nos arsenaux. Tout était à créer dans la fièvre de l'improvisation.

Et ce sont les humbles et magnifiques soldats de France qui ont dû, par leurs injustes souffrances, suppléer à toutes les insuffisances, à toutes les erreurs criminelles.

S'il fallait chiffrer les pertes imputables à notre inorganisation, on demeurerait stupéfait.

Les moyens d'action manquant, il fallut bien, coûte que coûte, dresser devant l'envahisseur ce rempart de chair vive, il fallut immoler en holocauste les meilleurs d'entre nous!

En terminant son très remarquable cours de l'Ecole de guerre, le colonel Menu prononçait dernièrement ces mots, que je voudrais voir gravés en lettres indélébiles sur le fronton de Saint-Cyr et dans tous nos bureaux d'état-major :

— Pour nous, la guerre ne fut qu'une guerre de solutions de fortune. Devant les organisations ennemies, le commandant en chef n'a jamais pu mettre en œuvre les moyens adaptés à la mission qu'il avait à remplir.

Les grands responsables? Radicaux socialistes et socialistes français! En août 1914, les murs de France étaient encore couverts d'affiches électorales dénonçant les armements français!! A quoi bon se déclarer pour la défense du pays à l'heure de l'agression, si on a négligé de prendre en temps utile les mesures de défense?

Pourtant, « Joffre avait bien pris soin — écrit M. Boucard — en janvier 1913, dans les instructions annexes au plan de mobilisation, de préciser :

» Une fois les hostilités commencées, aucune improvisation ne sera plus valable. Ce qui manquera alors, manquera définitivement. Et la moindre lacune peut causer un désastre.

Et cela sera encore bien plus vrai demain que ce ne l'était hier. Comment qualifier alors la conduite des socialistes belges refusant de voter les crédits nécessaires à la défense du territoire et s'appliquant à fausser l'esprit des jeunes gens de la classe ouvrière appelés à rendre le service militaire?

* * *

Parmi les documents publiés pour la première fois, par M. Boucard, figure cet angoissant télégramme, daté du 24 septembre 1914, et adressé au ministre de la Guerre :

N° 6999. Secret. Personnel. Actuellement arrière épuisé. Si consommation continue même taux, impossible continuer guerre faute de munitions dans quinze jours... Ne puis trop appeler votre attention sur l'importance capitale de cette prescription d'où dépend le salut du pays. Accusez réception. Signé : JOFFRE.

Que si on répond que, malgré tout, la France fut victorieuse, il suffira d'ajouter : oui, mais à quel prix!!

Quel pourrait bien être le but de M. le sénateur Paul Crokaert? Il s'obstine à tout critiquer et à tout démolir. Rien, ni personne ne trouve grâce à ses yeux, sauf quelques jeunes catholiques, qui ont des idées remarquables, publient des revues remarquables et autorisent tous les espoirs. Son dernier article hebdomadaire dans le *Soir* d'hier, jeudi, n'est qu'une coulée de bile et de fiel. De grands mots, beaucoup de grands mots, des sous-entendus, des insinuations malveillantes, mais rien de constructif.

Les lecteurs des articles de M. Crokaert doivent conclure que tout est pourri chez nous, que tous les ministres sont veules ou vendus, ainsi que tous les parlementaires, sauf lui évidemment, et que l'État est exploité par des puissances occultes. Les mesures prises ces jours-ci par le gouvernement unanime — et au sujet, desquelles, dans le même *Soir* d'hier, sur la même première page, M. Sap, ministre des Finances, affirme que « les calculs mûrement établis par l'administration des finances démontrent à l'évidence que, techniquement, il ne peut en résulter de préjudice pour le Trésor » et que « l'État, dans les conventions à conclure, est largement couvert dans toutes les hypothèses possibles » — ces mesures ne sont, aux yeux de notre Cassandre, sans que d'ailleurs il apporte la moindre preuve de ses dires, qu'un nouveau moyen de nourrir les carpes de l'étang au détriment des petits poissons. C'est encore l'État qui écoperà. Il écrit :

L'Etat : qu'est-ce à dire sinon les « cochons de payants » : vous, moi et tous ceux qui viendront après nous dans les vingt années qui vont suivre. On a beau aimer la haute finance et la grande industrie, qui dépend d'elle, il n'empêche qu'on n'entend pas, tout en revendiquant le titre de « cochons de payants », être saignés comme de simples cochons.

L'article-réquisitoire se termine par ces lignes :

Et l'on répète le mot terrible de Renan : « Que se passe-t-il? » lui demandait-on. Et lui de répondre : « Rien. C'est comme dans l'Océan : les gros continuent à manger les petits. »

Voilà ce que l'on ne craint pas d'affirmer au très nombreux public du journal le plus répandu de Belgique, au moment même où le gouvernement issu d'une majorité dont M. Crokaert fait partie, prend les premières mesures de salut public!

Que M. le Sénateur nous permette de lui dire bien franchement que sa façon d'agir est injustifiable et que ses outrances nuisent singulièrement à ce qu'il y a de sain et de salutaire dans ses cam-

pagnes. Elles le montrent plein d'amertume et d'aigreur, au point qu'il n'est plus possible de penser que, seul, le souci du bien commun inspire la conduite de l'ancien ministre... Vous faites de la bien mauvaise besogne en ce moment, Monsieur Crokaert! Et si votre ressentiment et votre rancune ne desservent que votre personne, on se bornerait à regretter le mauvais emploi d'un beau talent, mais vous énervez l'effort belge pour le redressement de l'économie nationale.

* * *

Ces lignes étaient écrites quand nous avons trouvé dans la *Nation belge* cette appréciation des « tapages nuisibles » mené par le sénateur catholique de Bruxelles :

On s'attriste à entendre cet homme intelligent et doué, qui pourrait rendre des services en d'autres emplois, s'obstiner à jouer le rôle de Savonarole ou de ténor dans la démagogie. Comment ne comprend-il pas qu'il n'est pas fait pour la dialectique ni pour la direction de pensée, et l'obstination avec laquelle ses argumentations s'effondrent, ses raisons se volatilisent, ses preuves s'évanouissent ne le désigne pas particulièrement pour les postes de guide de l'opinion ou de maître à penser?

Des quatre ou cinq objections que l'ancien ministre des Colonies fait aux mesures gouvernementales, il n'en est pas une qui résiste à un examen de quelques instants. Et ce qui est pire, on sent se faire jour, à travers cette critique on ne peut plus inconsistante, un état d'esprit absolument étranger au contenu de cette critique. Une insinuation irrésistible, pour dire le mot qui s'impose, se manifeste sous les périodes ronflantes de M. Crokaert, qu'on sent distrait, fulminant pour la forme, et comme gonflé d'arrière-pensées, au moment même où il fait mine de s'indigner.

Dur mais vrai. M. Crokaert comprendra et admettra que, convaincu qu'il dessert le bien commun au plus fort de la crise qui nous étreint, nous le lui disions tout net, usant de la même liberté dont il se prévaut pour fustiger ses amis politiques.

Le dernier article dominical de M. Vandervelde dans le *Peuple* posait la question : *Qu'arriverait-il si les socialistes prenaient le pouvoir en Angleterre?* Mais... rien de plus que ce qui est arrivé déjà! Le *Labour Party* a détenu le pouvoir et n'a fait ni plus ni moins que les autres partis! Aujourd'hui encore le Vandervelde anglais, M. Ramsay Mac-Donald, n'est-il pas premier ministre, chef du Gouvernement anglais? Il n'est pas possible qu'un homme aussi avisé que le Patron ignore que le socialisme anglais est inexistant, que *Labour* n'est que l'étiquette d'une des équipes qui se partagent le jeu politique en Angleterre, équipes ni adversaires ni rivales, au sens qu'ont ces mots sur le continent, mais équipes enrôlées dans un jeu unique avec un règlement commun. Seulement voilà, comme ce jeu politique anglais va probablement ramener le *Labour party* sur le devant de la scène, M. Vandervelde exploite, à des fins de propagande socialiste en Belgique, la confusion et l'équivoque créées par des mots identiques désignant des réalités tout à fait différentes, souvent même opposées. Comment se douterait-il, Jean Prolo, que les partis anglais sont loin d'avoir la raideur des nôtres : on en change facilement, on va de l'un à l'autre quitte à revenir plus tard au premier. Et tout cela à l'intérieur du nationalisme le plus vif, d'une religion commune à tous les Anglais : le culte de l'Angleterre. Ah! la bonne blague que celle de l'internationalisme du *Labour party*!

La publication, en traduction française, du tome seizième de l'*Histoire des Papes* de Pastor, nous fournit une occasion nouvelle de recommander cette œuvre magistrale aux intellectuels catholiques. Le sens catholique, la conscience de l'action du Christ dans son Église se trouvent efficacement nourris par l'étude des efforts souvent admirables, parfois entachés d'erreurs, de faiblesses, de fautes aussi, des successeurs de Pierre chargés de paître le troupeau.

Le volume qui vient de paraître expose la fin de règne de Pie IV (1559 à 1565). L'Église se réformait. Dans un court pontificat de six années, Pie IV réussit à être un des grands réalisateurs de cette réforme nécessaire. Son neveu, saint Charles Borromée, fut d'ailleurs pour lui un incomparable collaborateur.

Voici comme Pastor résume l'œuvre du pape Pie IV :

Si on envisage l'ensemble de ce qu'a réalisé Pie IV en son Pontificat de six années, il apparaît, abstraction faite de quelques flottements, qui ne doivent pas surprendre chez un esprit si mobile, dans les affaires politiques et les affaires ecclésiastiques, comme un homme qui tint compte, avec grande sagesse et habileté politique, des exigences de la situation mondiale, mais qui sut maintenir constamment avec toute la modération voulue les droits du Saint-Siège. De nature froide et éloigné de tous les extrêmes, il se montra bien plus apte pour la continuation du Concile que le consciencieux et peu maître de lui Paul IV dont l'imposante majesté manqua toutefois à Pie IV. Malgré cela, il gagne à être comparé avec son prédécesseur qui trop souvent gâta d'excellentes mesures par une outrance qui chercha presque des conflits, tandis que Pie IV s'efforçait de les éviter à tout prix. D'un autre côté, Pie IV perd si on le compare à son saint successeur, qui incarna la réforme catholique dans sa forme la plus idéale. Mais si peu que Pie IV fut rempli de cet esprit ecclésiastique nouveau, et quelques défauts qu'il eût, dont Pie V se garda exempt, son pontificat n'en a pas moins une très haute importance pour la restauration catholique. Ce fut lui qui reprit le Concile de Trente et le mena heureusement à fin malgré les difficultés qui s'accumulaient considérables dans son propre camp. C'est la plus indestructible et incontestable œuvre de son pontificat, sur lequel flottent encore beaucoup d'ombres. Décidé à garder solidement en main la direction du Concile, Pie IV s'est à plusieurs reprises mêlé personnellement et avec force aux délibérations, mais là encore, il n'a pas cessé d'user de cette sage modération, qui caractérise son attitude vis-à-vis des princes catholiques. La nouvelle politique du Saint-Siège qu'il dirigea à cet égard est devenue extrêmement importante pour la pénétration de la réforme et de la restauration catholique. Les fruits de ses efforts, ainsi que ceux de son activité réformatrice ne devaient apparaître que postérieurement. Il est à remarquer combien, malgré tous les penchants mondains de Pie IV, pour l'essentiel cependant il se maintint dans les rigides voies de Paul IV. Le principal mérite en revient à son secrétaire d'Etat, Charles Borromée, dont l'exemple produisit des miracles. Cet homme, devant le parfait désintéressement, la religion profonde et la pureté sans tache duquel s'inclinent les plus froids critiques, fut en même temps, jusqu'à la fin, le bon génie de Pie IV, qui lui dut ses meilleurs succès.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Jésus inconnu

Le célèbre écrivain russe Dimitri Méréjkovski a publié, il y a quelque temps, sous ce titre, un volume dont la traduction française paraîtra, cet hiver, chez Grasset, à Paris. Elle débute par les fortes pages que nous publions aujourd'hui. L'auteur n'étant pas catholique, mais croyant orthodoxe, son œuvre appelle naturellement les réserves habituelles. Mais tout chrétien applaudira à l'effort du grand penseur russe pour ramener un monde en perdition à Celui qui s'est dit la Voie, la Vérité et la Vie.

Et le monde ne l'a pas connu.
(Jn, I, 10.)

Livre étrange : on ne l'a jamais complètement lu; on a beau le lire, il semble toujours qu'on ne l'a pas achevé, que quelque chose a été omis ou incompris; on le relit, et c'est encore la même impression, et ainsi sans fin. Tel le ciel nocturne : plus on le contemple, et plus on y découvre d'étoiles.

Sur ce point, tous ceux qui ont lu ce livre, qui en ont vécu (et on ne saurait le lire autrement) — sots ou sages, savants ou ignorants, croyants et athées, — tous seront d'accord, tout au moins dans le secret de leur conscience. Et tous comprendront aussitôt que je parle non pas d'un livre humain, ni même du Livre Divin, ni même de tout le Nouveau Testament, mais seulement de l'Évangile.

* * *

« O miracle des miracles, ravissement et sujet de stupeur, on ne peut rien dire, rien penser qui dépasse l'Évangile; il n'existe rien à quoi on puisse le comparer. » Ainsi parle Marcion, le grand gnostique du II^e siècle, et voici ce que dit un simple catholique, un Jésuite du XX^e siècle : « Ils (les Évangiles) ne sont pas à côté ou même au-dessus des autres livres écrits de mains d'hommes : ils sont en dehors, autres, incommensurables avec eux. » Oui, d'une autre nature : ils se distinguent de tous les autres livres plus que le radium ne diffère de tous les autres métaux, ou l'éclair de tous les autres feux. On dirait que ce n'est même pas un livre, mais quelque chose pour quoi nous n'avons pas de mot.

* * *

Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, traduit en russe, Saint-Petersbourg, 1890.

C'est un petit in-32, relié en cuir noir, imprimé sur 626 pages en deux colonnes de caractères serrés. A en juger d'après la date inscrite à la plume sur la page de garde, 1902, il y a, en cette année 1932, trente ans que je l'ai. Je le lis chaque jour, et je le lirai tant que verront mes yeux, aux lumières venant du soleil et du cœur, aux jours les plus éclatants comme aux plus sombres nuits, dans le bonheur et le malheur, en santé comme en maladie, croyant ou incroyant, sensible ou insensible. Et il me semble y lire toujours quelque chose de nouveau, d'inconnu; jamais je ne le lirai, ne le connaîtrai jusqu'au bout; je ne le vois que du coin de l'œil, ne le

sens que du coin du cœur. Que serait-ce si je pouvais le connaître entièrement?

Sur la couverture, le titre, *Le Nouveau Testament*, est tellement effacé qu'on peut à peine le lire; la dorure de la tranche est ternie, le papier a jauni, le cuir de la reliure est roussi, le dos est décollé, les feuillets sont disjoints et certains aussi sont roussis, usés au bord, roulés aux coins. Il faudrait le donner à relier de nouveau, mais cela me fait de la peine; à vrai dire, j'ai peur de me séparer de ce petit livre, fût-ce pour quelques jours.

* * *

Comme moi, homme, l'humanité l'a usé à force de le lire, et peut-être dira-t-elle, comme moi : « Qu'emporterai-je avec moi dans la tombe? Lui. — Avec quoi me lèverai-je de la tombe? Avec lui. — Qu'ai-je fait sur la terre? Je l'ai lu. »

C'est beaucoup pour l'homme et peut-être pour l'humanité tout entière, mais pour le Livre lui-même, c'est terriblement peu.

« Pourquoi m'appelez-vous : Seigneur, Seigneur... et ne faites-vous pas ce que je dis? » (Lc., 6, 46).

Et un *agraphon*, une parole inconnue de Jésus Inconnu, qui ne figure pas dans l'Évangile, est encore plus forte, plus terrible :

*Si vous êtes un avec Moi
et êtes couché sur mon sein,
mais n'accomplissez pas mes paroles,
je vous rejeterai.*

Cela signifie que l'on ne peut lire l'Évangile sans faire ce qui y est dit. Mais qui d'entre nous le fait? Voilà pourquoi c'est le moins lu, le plus inconnu des livres.

* * *

Le monde, tel qu'il est, et ce Livre ne peuvent coexister. C'est l'un ou l'autre : le monde doit cesser d'être ce qu'il est, ou ce Livre doit disparaître du monde.

Le monde l'a absorbé, comme un homme bien portant avale du poison, ou comme un malade prend un remède, et il lutte contre lui, pour l'assimiler ou le rejeter à jamais. Voici vingt siècles que dure ce combat, et au cours de ces derniers siècles la lutte est si âpre qu'un aveugle même voit que ce livre et le monde ne peuvent coexister : c'est la fin de l'un ou de l'autre.

* * *

Les hommes lisent l'Évangile en aveugles, parce qu'ils y sont habitués. Ils se disent tout au plus : « C'est une idylle galiléenne, un second paradis perdu, le songe divinement beau de la terre qui rêve du ciel, mais si on le réalisait, tout s'en irait au diable. » Pensée effrayante? Non, habituelle.

Voici deux mille ans que les hommes dorment sur le couteau

couché sous leur oreiller — l'habitude. Mais « le Seigneur a nom Vérité, et non habitude ».

La taie qui recouvre notre œil lorsque nous lisons l'Évangile, c'est l'absence d'étonnement, *l'habitude*. « Les hommes ne s'éloignent pas assez de l'Évangile, ils ne le laissent pas agir sur eux comme s'ils le lisaient pour la première fois; ils cherchent de nouvelles réponses à de vieilles questions; ils distillent un moustique et avalent un chameau. »

Lire la millième fois comme si c'était la première, délivrer son œil de la « taie », de l'habitude, voir soudain et rester frappé d'étonnement, — voilà ce qu'il faut pour lire l'Évangile comme il convient.

* * *

« On était *frappé* de son enseignement. » Ceci est dit au début et répété à la fin : « Toute la foule était *frappée* de son enseignement » (Mc., I, 22; II, 18).

« Le christianisme est *étrange* », dit Pascal. « Étrange », extraordinaire, étonnant. C'est par l'étonnement qu'on l'aborde, et plus on pénètre en lui, plus on s'étonne.

« Saint Matthieu voit le premier degré de la connaissance supérieure (la gnose) dans l'étonnement... ainsi que l'enseigne également Platon : l'étonnement est le commencement de toute connaissance », dit Clément d'Alexandrie, se rappelant peut-être un agraphon, tiré probablement de l'original araméen de saint Matthieu, aujourd'hui perdu :

*Que celui qui cherche ne se repose pas...
tant qu'il n'aura pas trouvé;
et, ayant trouvé, il sera étonné,
étant étonné, il régnera;
régnant, il se reposera.*

* * *

Le péager Zachée « cherchait à voir qui était Jésus, mais il ne le pouvait pas à cause de sa petite taille. Il courut donc en avant et monta sur un sycomore ». (Lc., 19, 3, 6).

Nous aussi, nous sommes « de petite taille », et nous montons sur un sycomore — l'histoire — pour voir Jésus, mais nous ne le verrons pas, tant que nous n'aurons pas entendu dire : « Zachée, hâte-toi de descendre, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. » (Lc., 19, 5). Ce n'est que lorsque nous l'aurons vu, aujourd'hui, dans notre maison que nous le verrons, voici deux mille ans, dans l'histoire.

« La vie de Jésus », voilà ce que nous cherchons, sans le trouver, dans l'Évangile, parce qu'il a un autre but — non pas sa vie, mais la nôtre, notre salut, « car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés ». (Actes, 4, 12).

« Ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie ». (Jn, 20, 31). Ce n'est qu'après avoir trouvé notre vie dans l'Évangile que nous y trouverons aussi la « vie de Jésus ». Pour apprendre comment il a vécu, il faut qu'il vive en celui qui veut l'apprendre.

« Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » (Gal., 2, 20).

Pour le voir, il faut entendre comme l'a entendu Pascal : « Je pensais à toi dans mon agonie, je versais telles gouttes de sang pour toi. » Et comme l'a entendu Paul : « Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » (Gal., 2, 20). Voilà ce qu'il y a de plus inconnu en lui, l'Inconnu : l'attitude personnelle de l'homme Jésus envers l'homme, la personnalité, — avant mon attitude à son égard, la sienne envers moi; voilà le miracle des

miracles, voilà ce qui de tous les livres humains, ces feux terrestres, distingue cet éclair céleste — l'Évangile.

* * *

Pour lire dans l'Évangile la « vie de Jésus », l'histoire ne suffit pas; il faut aussi voir ce qui est au-dessus d'elle, avant et après elle, le commencement du monde et sa fin; il faut décider qui des deux domine l'autre, l'Histoire ou Jésus, et qui des deux juge l'autre, elle ou lui. Dans le premier cas, on ne peut le voir dans l'histoire; ce n'est possible que dans l'autre cas. Avant de le voir dans l'histoire, il faut l'avoir vu en soi-même. « Demeurez en moi et moi je demeurerai en vous. » (Jn, 15, 4). A cette parole notée répond une parole non notée, un agraphon :

*Ainsi vous me verrez en vous
comme quelqu'un qui se voit
dans l'eau ou dans un miroir.*

Ce n'est qu'en levant les yeux de ce miroir intérieur, l'éternité, que nous le verrons aussi dans le temps — l'histoire.

* * *

« Jésus a-t-il existé? » A cette question répondra seul, non pas celui pour qui il a seulement existé, mais pour celui qui il a existé, existe et existera toujours.

Qu'il a existé, les petits enfants le savent, mais les sages l'ignorent.

« Qui donc es-tu? — « Jusques à quand nous tiendras-tu l'esprit en suspens? » (Jn., 8, 25; 10, 24).

Qui est-il, mythe ou histoire, ombre ou corps? Il faut être aveugle pour confondre le corps avec l'ombre, mais à l'aveugle même il suffit de tendre la main, de tâter, pour se rendre compte que le corps n'est pas l'ombre. Personne n'eût pensé à demander si Jésus a existé, si, avant même de poser la question, l'esprit n'avait pas été obscurci par le désir qu'il n'eût pas existé.

Il est aussi inconnu, aussi énigmatique en 1932 qu'en 32, il reste le « signe qui provoquera la contradiction ». (Lc, 2, 35). Son apparition miraculeuse dans l'histoire universelle est sur l'œil des hommes une taie perpétuelle; ils aiment mieux nier l'histoire que l'accepter avec ce miracle.

Il faut pour le voleur qu'il n'y ait point de lumière; pour le monde qu'il n'y ait pas de Christ.

* * *

« J'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné », dit de l'Évangile Julien l'Apostat. Notre Europe, « chrétienne » et apostate, ne le dit pas encore, mais elle le fait déjà.

Les hommes sont routiniers en tout, surtout en fait de religion. Il se peut que non seulement l'effrayante « pâte de perdition », *massa perditionis*, « la multitude née sans raison », l'« ivraie » de l'Évangile, mais aussi le froment du Seigneur que cette ivraie étouffe, croissent toujours comme il y a un demi-siècle sous deux signes, — les deux *Vies de Jésus*, de Renan et de Strauss.

On pourrait en parlant du livre de Renan dire comme l'Ange de l'Apocalypse : « Prends-le et dévore-le! Il sera amer à tes entrailles, mais doux à ta bouche comme du miel. » (Apoc., 10, 9.) Mélanger le miel et le poison, cacher des épines dans des boulettes de pain, je crois que dans cet art Renan est sans égal.

« Jésus ne sera pas surpassé... tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus. » — « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée, ta divinité est fondée. Ne crains plus de

voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts : tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. »

Voilà le miel, et voici le poison ou l'épingle dans la boulette de pain.

Le limpide prophète des Béatitudes devient peu à peu le « géant sombre » des Passions. Sur le chemin de Jérusalem, il commence à comprendre que toute sa vie a été une fatale erreur; il le comprit définitivement sur la croix, et « il se repentit peut-être de souffrir pour une race vile ».

Bien pis : Lazare, de connivence avec Marthe et Marie, se coucha vivant dans le tombeau, pour abuser les gens par le miracle de la résurrection et « glorifier son Maître ». Celui-ci le savait-il? *Peut-être* — mot cher à Renan — « peut-être » le savait-il. Voilà bien la plus subtile allusion, le miel le plus empoisonné, l'épingle la plus acérée.

Quoi qu'il en soit, le « grand charmeur » — encore une expression aimée de Renan — « tomba victime d'une sainte folie ». Il se perdit lui-même sans sauver le monde; il se trompa et trompa le monde comme jamais personne ne l'a trompé.

Mais alors que veut dire : « Entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand »? Ce que veut dire dans la bouche de Pilate : *Ecce homo*. Renan dira « pierre angulaire de l'humanité » et il la retirera si doucement que nul ne s'en apercevra; il tombera face contre terre devant la Vérité, mais en tenant toujours une pierre cachée dans son sein : « Qu'est-ce que la vérité? »

La *Vie de Jésus* de Renan, c'est l'*Évangile selon Pilate*.

* * *

Peut-être Bruno Bauer est-il plus innocent, lorsque, tremblant de fureur et d'épouvante, il clame comme le possédé aux pieds du Seigneur : « Vampire, vampire! Tu as sucé tout notre sang! » Peut-être Strauss est-il plus honnête lorsqu'il fonce comme un ours contre l'épieu : « Qu'est-ce que la religion? — *Idiotisches Bewusstsein*. Qu'est-ce que la résurrection? — *Ein welthistorischer Humbug* ».

Et, sinon Nietzsche lui-même, tout au moins sa pauvre âme, dans l'enfer terrestre de la démence, comprit-elle ce que n'a point compris Renan : la critique, le jugement de l'Évangile, pourrait bien devenir le Jugement dernier des juges : *quod sum miser tum dicturus*. Peut-être sa pauvre âme a-t-elle compris sur quelle épaupe il frappait — que l'ombre du malheureux me pardonne! — avec la désinvolture d'un laquais, lorsqu'il écrivait : « Jésus est mort trop tôt; s'il avait vécu jusqu'à mon temps, il aurait renoncé de lui-même à sa doctrine. » — « C'était un décadent très curieux, au charme séducteur, fait d'un mélange de grandeur, de maladie et de puérilité. »

* * *

« Il termina par une mort misérable une vie méprisante, et vous voulez que nous croyions en lui comme en Dieu. » Ces paroles effrayantes, — le grand docteur de l'Église, Origène, les rapporte, sans doute parce qu'il sait que les croyants n'y verront même pas un blasphème, mais une simple absurdité bien qu'elles viennent d'un homme intelligent et comme nous dirions, « cultivé », le néoplatonicien Celse. Absurdité qui semble ne pouvoir être dépassée. Elle l'a été pourtant : Celse ne doutait pas de l'existence de Jésus, et nous en avons douté.

* * *

Cette sottise ou cette *folie scientifique* que les siècles anciens n'avaient pas connue, la *mythomanie* (Jésus est un mythe), le

XVIII^e siècle l'a commencée, le XIX^e l'a continuée, le XX^e l'achève.

Charles Dupuis (1742-1809), membre de la Convention, dans son *Origine de tous les cultes ou Religion universelle*, ouvrage daté de l'an III de la République, soutient que Jésus, le double de Mithra, le Dieu du Soleil, sera bientôt pour nous ce que sont Hercule, Osiris et Bacchus. Vers la même époque, Volney, dans *les Ruines ou méditations sur les révolutions des empires*, assure que la vie évangélique du Christ n'est autre chose que le « mythe du cours du soleil sur le zodiaque ».

Au début du siècle dernier, Strauss, que certains théologiens protestants tiennent encore pour « génial », publia en 1836 sa *Vie de Jésus*; sans le savoir et peut-être même sans le vouloir, il y ouvrait, avec sa « mythologie évangélique », la voie à la « mythomanie ». Strauss a semé, Bruno Bauer a récolté. La critique du XX^e siècle tendit la main à la « mystique » antichrétienne du XVIII^e siècle. Bauer est déjà convaincu que Jésus, en tant que personnage historique, n'a jamais existé, que son image évangélique n'est que la libre création poétique du « premier évangéliste », *Urevangelist*, l'image mythique du « roi de la démocratie, de l'Anti-César », nécessaire aux couches inférieures et asservies du peuple. Et — fin dérisoire d'un commencement effrayant, souris enfantée par la montagne — on remplace Jésus par une personnalité fantôme, tirée de Sénèque et de Flavius Josèphe.

* * *

On aurait pu espérer que grâce à la critique scientifique de l'Évangile, qui, à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e, détruisit jusqu'aux fondements la « mythologie » de Strauss, Bauer serait aussi oublié que Volney et Dupuis. Mais cet espoir ne s'est pas réalisé. La racine du XVIII^e siècle a donné au XX^e de nouvelles pousses.

Qu'est-ce que la « mythomanie »? Une forme pseudo-scientifique de la haine du Christ et du christianisme, une sorte de contraction des entrailles humaines pour rejeter ce remède ou ce poison. « Le monde me hait parce que je rends à son sujet ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises. » (Jn, 7, 7).

Voilà pourquoi, à la veille de la pire des œuvres du monde — la guerre, — le monde se mit à le haïr d'une haine plus forte que jamais. Et l'on comprend trop bien que partout où l'on voulait en finir avec le christianisme, cette « découverte scientifique » que Jésus est un mythe ait été accueillie avec enthousiasme, comme si l'on n'attendait que cela.

* * *

Pour le profond connaisseur des origines du christianisme, J. Weiss, les livres de Drews et de Robertson ne sont qu'« imagination déréglée », « caricature de l'histoire » : on pourrait en dire autant de tous les « mythologues » modernes.

La connaissance est lente et difficile, l'ignorance prompt et facile. Selon l'expression de Carlyle, elle remplit l'univers « du bruit assourdissant de la duperie », s'étale sur le monde comme une tache de graisse sur du mauvais papier, et elle est aussi ineffaçable.

Au cours de ces vingt-cinq dernières années, la critique allemande accomplit un exploit d'Hercule en nettoyant les écuries d'Augias de l'ignorance religieuse et historique, mais si l'on persiste dans la barbarie d'après-guerre, dans le Komsomol, non seulement russe, mais universel, bientôt de telles montagnes de fumier s'amoncelleront dans les écuries qu'Hercule lui-même sera peut-être suffoqué par leur puanteur.

* * *

Jésus est le dieu préchrétien de Chanaan-Ephraïm, le dieu du soleil, Joschua (Drews); il est aussi Josué ou le patriarche Joseph

ou Osiris, ou Attis ou Jason; il est encore le dieu indien Agni — *Agnus Dei*, ou le géant babylonien Gilgamès, ou simplement un « fantôme crucifié ».

Le kaléidoscope de toutes les mythologies ou, pour mieux dire, de toutes les niaiseries multicolores, tourne, comme dans un délire, sur le fond noir de l'ignorance.

Pour tous ceux qui ont l'œil, l'oreille, le goût, l'odorat, le toucher historique, il est infiniment plus naturel de croire à l'existence réelle d'un phénomène aussi unique au monde que le Christ, que de le supposer inventé, créé par des hommes de rien, et de penser que des imposteurs inconnus ou des imbéciles dupés aient transformé le monde spirituel en imaginant quelque chose d'aussi réel, quoique infiniment plus neuf, que le système de Copernic.

* * *

Qui donc, sauf Jésus lui-même, aurait pu « inventer », créer Jésus? La communauté des gens du peuple « sans aucune instruction »? (Act. 4, 13). C'est peu probable, mais il est encore moins probable que la plus vivante des figures humaines ait pu être composée, à l'aide de différents éléments mythologiques, dans la cornue savante des philosophes du temps. Pour que la personne historique de Jésus ait été la création d'un poète ou d'une communauté de poètes, il eût fallu que ce poète ou cette communauté se fussent eux-mêmes représentés en lui; alors Jésus serait à la fois le poète et le poème, le créateur et la création. Ou, en d'autres termes, si Jésus n'était pas aussi grand et même plus grand que ne le représentent les Évangélistes, leur propre grandeur serait le miracle le plus inexplicable de l'histoire. Ainsi son mystère ne ferait que s'éloigner encore et devenir plus indéchiffrable.

Cela revient à dire que, pour peu qu'on l'approfondisse, le problème de l'existence de Jésus se ramène à une autre question : Jésus a-t-il pu *ne pas exister*, alors qu'une image telle que la sienne nous est offerte dans un livre tel que l'Évangile?

* * *

« Il a existé »; voilà ce qu'aucun des témoins non chrétiens qui furent ses contemporains n'a jamais affirmé avec la netteté qu'exige la critique scientifique. C'est là un des principaux arguments des mythologues. Mais est-il aussi probant qu'ils le pensent? Pour s'en rendre compte, il faut préalablement répondre aux trois questions suivantes :

D'abord, *quand* les témoins non chrétiens commencent-ils à parler de Jésus? Avant qu'une religion ne devienne un événement historique visible, ce qui n'eut lieu pour le christianisme que dans le premier quart du II^e siècle, les historiens ne peuvent parler du fondateur de cette religion. Or, comme c'est précisément à cette époque que remontent les premiers témoignages des historiens romains sur Jésus, l'argument négatif, tiré du fait qu'on aurait commencé trop tardivement à parler de lui, tombe.

Ensuite, *parlera-t-on beaucoup ou peu* de lui? Très peu. Des gens éclairés vont-ils se prodiguer en phrases pour un barbare obscur, un Juif rebelle, crucifié cent ans auparavant dans une province lointaine, perdu dans la multitude de ses semblables, propagateur d'« une extravagante et absurde superstition »? Et c'est précisément ces quelques mots que les historiens romains consacrent à Jésus.

Enfin, *comment* parlera-t-on de lui? Comme les gens bien portants parlent d'une épidémie inconnue, pire que la lèpre et la peste, qui les menace. Et c'est bien ainsi qu'on parle de Jésus.

DIMITRI MÉRÉJKOVSKI.

Il y a vingt ans...

Souvenirs de guerre⁽¹⁾

20 décembre 1914.

Trois tours de vis : imposition de l'heure allemande. Défense de circuler à bicyclette. Enfin, si un fil télégraphique se trouve brisé, les habitants du village peuvent être fusillés et toute la population sera déportée en Allemagne; on ne dit pas si c'est après avoir été fusillée ou avant.

1^{er} janvier 1915.

Le Jour de l'An a passé inaperçu comme ces visiteurs qui perdent de leur importance dans une catastrophe.

24 janvier 1915.

Quelle vie singulière que la nôtre. Actions, paroles, pensées, tout est passé au crible de la censure allemande, et pour un mot on est cité à la *Kommandantur*, frappé d'amende, déporté. Qu'on imagine le désarroi d'une société où le droit de propriété n'existe plus, où nul ne sait s'il dormira dans sa maison le soir, si ses meubles, si ses champs, si ses bois lui appartiendront encore le lendemain. Les possessifs sont même de trop. Nous couchons dans la maison que les vainqueurs veulent bien nous laisser, nous usons des meubles qui ne leur sont pas encore utiles; nous nous chauffons avec le bois qui reste quand eux-mêmes ont assez chaud. Hantés par l'inquiétude de savoir s'il faut acquérir, en vue d'une prolongation de tolérance, ou liquider en vue d'un accroissement de sévérité, nous vivons entre la crainte de posséder et celle de manquer. A ces incertitudes au sujet de la propriété s'ajoutent encore des angoisses pour la sécurité personnelle. Contrairement à des habitudes généralement admises, notre liberté n'est pas défendue par notre innocence, et le moindre soupçon suffit à nous faire condamner. Car il n'y a pas à proprement parler de justice allemande; il y a l'intérêt allemand, substitution intéressante grâce à laquelle on punit non seulement les attentats commis, mais encore ceux qui auraient pu l'être... Et c'est ainsi que dans un cadre habituel et souriant notre vie et notre liberté sont perpétuellement menacés.

1^{er} février 1915.

Comme au temps du Moyen âge, ce sont les piétons qui nous apportent des nouvelles. Cette manière de voyager doit développer l'imagination, car nos modernes pèlerins n'ont sur les lèvres que victoires fantastiques où cent mille Allemands sont généralement exterminés. Ces chiffres ravissent la population qui renchérit encore. Mais qu'importe d'où vient le courage, s'il aide à vivre, et nous vivons puissamment!

5 février 1915.

J'ai écrit au gouverneur civil, M. Strahl, lui demandant la jouissance d'une salle de mon patronage, pendant trois heures par jour. Nous y installerons une soupe pour les enfants. Cela m'a paru bizarre de demander la permission d'user de mon bien.

(1) Voir *La revue catholique* du 10 août.

15 février 1915.

Visite de l'abbé Tillière, notre cher ami de Jamoigne. Tout a été brûlé chez lui. Il a emprunté la chemise qu'il porte. Sa culotte est à un confrère. Il nous montre à ses poignets la cicatrice des cordes avec lesquelles les Allemands l'ont lié à leurs chevaux et forcé à trotter au pas des montures... Il a vu les Allemands placer des civils belges devant leurs troupes pour empêcher les Français de tirer... Partout, les Allemands ont témoigné à nos prêtres une haine particulière, et pourtant nos prêtres nous ont donné l'exemple du patriotisme en même temps que celui de la charité chrétienne. On conte qu'un soldat allemand s'étant confessé à un prêtre belge et ayant déclaré sa profession, le prêtre répondit : « Ça n'est pas un péché, mais ça n'est pas beau non plus. »

17 février 1915.

Je reviens de la première soupe. Elle fut servie gaîment et mangée de même. Mais beaucoup d'enfants n'aiment pas le riz, beaucoup d'enfants n'aiment pas les légumes, beaucoup d'enfants n'aiment pas le bouillon. Alors?...

18 février 1915.

Ce matin, comme j'allais sortir, je vois un inconnu dans l'anti-chambre. Il me dit : « Je suis un soldat français. Voici ma médaille. Je suis las d'errer dans les bois. Voulez-vous m'aider à passer la frontière? » L'homme a une mauvaise figure. Serait-ce un espion? Je sais qu'il en existe, hélas! et que les coloniaux en ont fourni un. Que répondre? « Je vais vous donner une adresse, lui dis-je, mais je ne sais pas si le passage est possible encore », et aussitôt j'ai fait dire à mes amis de se méfier... Si c'est un faux frère, ce que j'ai fait est suffisant pour...

Une joie superbe se lève en moi lorsque je viole ces lois impies. *Propter vitam vitam perdere Causas*, quel honteux marché! Et pourtant, toi qui transgresses le commandement, es-tu sûr de pouvoir porter la peine?... En ce moment, ton pouls bat plus vite et tu t'exaltes, mais si dans une prison froide tu mangeais de la soupe de betteraves, n'aurais-tu aucun regret d'avoir risqué ta liberté, ou même ta vie pour un inconnu secouru peut-être en vain?

Ce serait alors de l'héroïsme et du vrai : sacrifier à une idée mal représentée mais impérative des années d'effort utile. Que l'âme rapide d'un soldat t'habite désormais! Délivre-toi de l'examen complexe et minutieux des conséquences. Le devoir est un chef aux yeux bandés qui entraîne ses hommes dans l'inconnu.

2 avril 1915.

Ce n'est que trop vrai. On a découvert chez M. Joset, le directeur du *Journal catholique d'Arlon*, un code d'espionnage. Il signalait à qui de droit les trains et les effectifs qui passaient. Sa femme que j'ai vue à Arlon me dit qu'on lui offre sa grâce à la condition qu'il dénonce ses complices. Elle a ajouté fièrement : « J'aime mieux être la veuve d'un martyr que la femme d'un lâche. »

16 avril 1915.

J'ai mené mon père avec le poney à Arlon. Il voulait témoigner au conseil de guerre, avec les autres sénateurs et députés, en faveur de Joset. Nous fîmes les cent pas sur la place Léopold où nous avions reçu si joyeusement jadis le prince Albert... A côté des guérites allemandes le drapeau de l'Empire flottait sinistrement. La séance fut très impressionnante. Elle s'est tenue dans la salle du Conseil provincial que décorent de grands tableaux de Léopold I^{er} et de Léopold II. Les officiers allemands, en grand uniforme, le casque à la main, récitaient formule du serment.

Joset, qui s'est montré très crâne, n'avait pu obtenir comme défenseur qu'un avocat allemand. Les témoins à décharge ont fait de lui l'éloge qu'il méritait, mais la peine prononcée est la peine de mort!

20 avril 1915.

Nous cherchons à intéresser au sort du malheureux Joset l'ambassadeur d'Espagne, la Grande-Duchesse de Luxembourg... Hélas! les Allemands se laisseront-ils fléchir?

1^{er} mai 1915.

La Grande-Duchesse a obtenu la grâce de Joset, et sa peine est commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. C'est un peu long...

6 juin 1915.

Les Américains nous envoient quantité de caisses de vêtements pour nos sinistrés. Comme mon Patronage m'a été rendu, nous y installons un ouvroir où nous recoupons culottes, vestes et jupons, afin d'habiller nos pauvres. Entre l'ouvroir, les leçons de mes nièces et les courses dans les villages voisins pour y dénicher farine, pétrole, savon, etc., je passe des journées fort occupées. Mais ne faut-il pas se forger des chaînes à l'heure où tant des nôtres meurent par obéissance?

15 juin 1915.

La Sœur Supérieure de Bourdigal qui dirige un orphelinat en Hollande nous a fait savoir qu'elle avait recueilli 280 réfugiés belges et qu'elle les avait tous convertis. Ma mère dit à cela : « Cela rentre dans les habitudes de Sœur Supérieure beaucoup plus que dans celles du Saint-Esprit! »

4 octobre 1915.

La guerre éprouve les caractères. A côté de la haine contre l'Allemagne qui demeure entière, de la foi dans la victoire plus enracinée que jamais, voici que renaissent dans l'âme du peuple mille jalousies basses. Ils ne pardonnent pas à leur voisin d'être moins éprouvé qu'eux. Pour remédier à la misère qui augmente chaque jour, le Comité National me propose d'installer dans mon Patronage un grand atelier où l'on couperait des vêtements que l'on donnerait à coudre à toutes les femmes de la province et elles recevraient un salaire proportionné. J'accepte d'autant plus volontiers que Sœur Alexis est une merveilleuse directrice d'atelier et qu'avec elle tout marchera à merveille.

20 octobre 1915.

De nouvelles vexations agricoles qui vont rendre la vie plus difficile encore. Il faut livrer aux Allemands du foin, de l'avoine. Mon père est consterné. La parole énergique de Tacite me revient en mémoire : *Britannia servitutem suam quotidie emit quotidie pascit*. Quant aux nouvelles des journaux belges, censurés par l'Allemagne, elles ne m'intéressent plus. Chose bizarre, il me semble qu'elles n'ont rien à voir avec l'issue finale.

17 février 1916.

Le curé de Battaincourt a traduit pour les villages belges de langue allemande le mandement de l'évêque de Namur, et le trouvant trop modéré il lui a donné le mordant nécessaire. A la *Kommandantur* on a saisi l'épreuve et mandé le curé qui a déclaré que saint Paul recommandait de s'attacher à l'esprit plutôt qu'à

la lettre, et que la vraie pensée de Mgr Heylen c'était celle qui répondait le mieux à l'attente de ses diocésains. Il est prisonnier sur parole.

27 février 1916.

Mon atelier de coupe marche bien. Il occupe 30 coupeuses, 2 magasiniers, 3 comptables, et nous livrons de l'ouvrage à plus de 3,000 ouvrières dans la province. Du matin au soir on entend le bruit des ciseaux, la voix douce et égale de Sœur Alexis qui encourage ses ouvrières, et nous passons de bonnes journées, unies par un sentiment d'entraide qui, avant la guerre, n'existait pas. Tout mon rôle dans cette affaire c'est de réunir les pièces de l'assemblage et de faire tenir debout un ensemble assez disparate. Mais quelle bizarre mentalité que celle de la classe ouvrière!

Prouvez à une ouvrière, le corps du délit en main, qu'elle a mal cousu tel pantalon, telle jupe, elle repousse cette pièce avec indignation en vous déclarant qu'elle sait bien coudre, qu'elle a toujours bien cousu, que ses anciens maîtres l'ont toujours félicitée de coudre si bien... Vous insistez. Alors, elle jette les yeux au ciel, et le prend à témoin qu'elle a toujours été une fille, une épouse, une mère modèle. Vous dites, impatientée : « Mais la question n'est pas là! » et vous revenez à la couture mal faite. Mais elle s'effondre en sanglots, criant : « Ah! mon Dieu! On voit bien que je n'ai plus mon pauvre mari pour me défendre. » Alors, courbant la tête et vaincue, vous vous en allez...

22 mai 1916.

Les Allemands défendent aux maires d'organiser des travaux pour occuper les chômeurs. Ils espèrent ainsi livrer à la misère une grande partie du peuple qui, bon gré mal gré, finira par travailler pour l'Allemagne.

15 juillet 1916.

L'évêque de Namur est venu bénir notre atelier. Il a déjeuné au Pont-d'Oye, où tous nos voisins étaient présents. C'était agréable... Cela ressemblait à autrefois... Mgr Heylen nous a dit que l'on savait à Rome ce que nous avons souffert. Hélas! je me demande quelquefois si, pour en finir, on ne concluera pas quelque paix boiteuse, à laquelle succédera, chez les Allemands, une recrudescence de préparatifs guerriers, et nous, eh bien, nous retomberons dans notre apathie et dans des querelles intestines.

30 juillet 1916.

Les deux cents soldats allemands qui occupaient le village sont envoyés au front. Ils se plaignent à nous de leurs chefs. Nous sommes devenus leurs frères de misère! « Allemagne, *kaputt!* » a déclaré l'un d'eux à notre cocher, qui a répondu de son ton bourru habituel : « C'est pas trop tôt! » J'écris ces choses à la lumière d'une petite lanterne de chasse que j'ai trouvée dans la chambre de mon frère... Il n'y a plus de pétrole, plus de bougies, plus de carbure... Après 5 heures du soir tout le village est plongé dans l'obscurité.

21 octobre 1916.

Les Allemands viennent d'afficher un arrêté terrible. Ils vont emmener en Allemagne tous les Belges valides et les faire travailler pour eux. L'arrêté déclare naturellement que cette déportation est un bienfait pour nos ouvriers et leurs familles. Des bienfaits de l'Allemagne, délivrez-nous, Seigneur!

25 novembre 1916.

Jour de givre gris et bas. S'il fait froid dehors, il fait encore plus froid dans les cœurs. Une affiche collée à la mairie ce matin enjoint à tous les hommes entre dix-sept et cinquante-cinq ans de s'inscrire pour aller travailler comme ouvriers libres en Allemagne. Sinon, c'est la déportation. Dans la soirée, une seconde affiche, rouge sang celle-là, leur ordonne de se présenter tous samedi à Marbehan, avec un petit paquet de linge et de la nourriture pour un jour. C'est un désespoir général, et le Patronage est envahi par des hommes, par des femmes en larmes qui viennent chercher des vêtements chauds pour ceux qui vont partir. J'ai obtenu des vêtements chauds pour ceux qui vont partir. J'ai obtenu des Allemands qu'on me laisserait mes employés. Mais après, j'ai senti que mon crédit était épuisé. La patience des Allemands est courte.

30 novembre 1916.

Je suis revenue de Marbehan le cœur bouleversé. Non, vous n'avez rien vu, vous qui n'avez pas rencontré, le long des chemins de votre pays, ce lugubre cortège de jeunes gens, d'hommes, de vieillards, se rendant à une remonte humaine. Ils marchent dans une égalité sinistre, les riches et les pauvres, les vieux et les jeunes, les fonctionnaires et les administrés. Des femmes, des enfants les accompagnent en sanglotant. Au chef-lieu de canton le bétail est rassemblé. Là les exécuteurs choisissent, et comme le temps presse, on prend au hasard. Il y a deux issues à l'abattoir. Par l'une, les bêtes marquées sont rendues à une liberté provisoire, et quels cris de joie dans les familles quand apparaissent les rescapés! Il y a l'autre issue. Voici les victimes. Entre deux haies de soldats elles apparaissent, criant : « Vive la Belgique! Nous ne travaillerons pas! » La foule devient houleuse. En hâte, on les enfourne dans un train qui s'ébranle sous la *Brabançonne* furieuse de six cents poitrines!

Et ce matin, à la messe, on n'entendait que des sanglots. Notre pasteur s'est efforcé de reconforter ces malheureux, et surtout il leur a demandé de ne pas poursuivre de leur jalousie les familles qui n'ont pas eu de déportés. J'ai été voir plusieurs d'entre elles. Elles m'ont fait comprendre que puisque je ne souffrais pas de la même douleur qu'elles, je ne pouvais pas les consoler. C'est juste, mais je puis prier Dieu, et peut-être obtiendrai-je des Allemands le retour de certains déportés. C'est la belle, la grande sécurité de mon métier. Je ne connaîtrai pas la reconnaissance... Cela ne m'empêche pas de les aimer et de les admirer, ces hommes, ces femmes qui souffrent tant chaque jour et qui, à aucun moment, n'ont regretté la décision de notre Souverain. Ils réagissent autrement que moi, voilà tout.

20 décembre 1916.

Nous avons eu la visite du délégué américain Osborne, qui nous a dit que les Etats-Unis avaient protesté contre l'enlèvement des Belges. Les lettres des déportés — ils étaient convenus avec leurs parents d'un langage secret — répandent la consternation dans le village. On les affame pour les obliger à travailler. Quelques-uns sont devenus fous et ont étranglé les sentinelles... Il paraît qu'ils font tous le même rêve. Une table couverte de mets succulents s'approche d'eux, et au moment où ils vont les saisir, ils se réveillent gelottant de fièvre et délirant...

27 décembre 1916.

Notre prison s'est ouatée de blanc pendant la nuit et nous nous réveillons dans la zone d'étape, et sous la neige. La zone d'étape, c'est-à-dire un pays toujours envahi par des troupes au repos,

où l'on ne peut plus écrire que des lettres d'affaires, où tous les voyages sont interdits sauf pour des cas extrêmement graves, où toutes les forêts et tous les bois des particuliers sont saisis...

2 mars 1917.

Ce matin, comme j'allais à la messe, les frênes de la route étaient par terre. Que de nids perdus pour les oiseaux! Et maintenant, chaque jour, en passant par la route familière, je dis adieu aux frênes, aux peupliers que je ne reverrai plus le lendemain. Je pense à leur ombre qui m'était douce en été, à leurs silhouettes connues qui guidaient mes pas dans les soirées obscures. Quand viendra l'automne, je ne foulerai plus leurs feuilles frisées qui sentaient bon. Sur les accotements, les troncs abattus répandent une poussière rougeâtre, et l'on dirait du sang... Le sang de la terre belge...

9 avril 1917.

Grâce à l'offrande d'une boîte de cigares au commandant de place, le docteur a pu obtenir un passeport pour Bruxelles, et il est parti muni de commissions innombrables et diverses. Il doit rapporter un corset pour M^{me} de B... (Elle s'est excusée de cette familiarité en alléguant la profession du docteur!), des vis pour le maréchal ferrant, une lampe à carbure pour le curé, du savon pour l'épicier, et deux enfants pour l'orphelinat des Sœurs... Donc le docteur est parti, et comme c'est l'une des rares personnes avec lesquelles je puisse causer, je me sens assez solitaire. J'ai épuisé toutes les ressources de conversation du village, et je suis effrayée des abîmes qui nous séparent. Lorsque nous lisons, eux et moi, les mêmes articles, nous y découvrons des événements totalement différents. Leur imagination déforme les faits pour les adapter soit à leurs craintes, soit à leurs espérances. Ils sont incapables d'objectiver, et je souris un peu tristement à la pensée qu'après la guerre ce seront eux, sans doute, qui gouverneront le monde.

12 avril 1917.

Aujourd'hui, comme j'attendais à la *Kommandantur* le commandant de place, j'ai surpris, derrière la cloison, la conversation de deux soldats. Je la rapporte telle quelle. « Au commencement de la guerre on était bien nourri », déclarait une voix mélancolique. « J'avais alors six bonnes amies, répondait une autre voix, ça me procurait beaucoup de provisions. Maintenant qu'elles ne m'envoient plus rien, j'en ai gardé seulement une. »

« Il faut se restreindre en tout », conclut tristement le premier interlocuteur.

15 avril 1917.

Combien notre attitude est difficile à l'égard de nos vainqueurs! Ne pas frayer avec eux est très honorable, sans doute, mais alors on ne peut rien pour les malheureux qu'on voudrait aider. La terrible situation des déportés a balayé mes derniers scrupules et j'ai été trouver le commandant des Landsturms, le baron de B..., pour obtenir leur retour. A ma grande surprise, j'ai rencontré un homme bien élevé. Mais le point de vue utilité remplace chez lui, comme chez tous les Allemands le point de vue moral, et il blâme les déportations parce qu'elles lui semblent « maladroites ». L'étude de la mentalité allemande m'intéresse. J'ai plus le goût de comprendre que le besoin de haïr. Nos ennemis ont, dans leur travail, un esprit d'organisation que je déteste chez eux parce que je ne le trouve pas chez nous. Mais leur originalité véritable, c'est qu'ils exécutent les arrêtés qu'ils prennent.

« Ça, disent nos paysans, on n'a jamais vu! » Qu'il faille coller de temps en temps de nouvelles affiches à la mairie, tout le monde est d'accord là-dessus. Avant la guerre, le gouvernement belge légi-

férait comme tout gouvernement qui se respecte, mais jamais il n'a imaginé que nous dussions obéir aux ordres qu'il donnait. Le Belge est un homme libre. Aussi vivions-nous dans un désordre paisible et légal. Tandis que maintenant... Maintenant nous devons vivre et mourir, veiller et dormir une carte d'identité entre les mains. Nous devons balayer la route devant nos maisons deux fois par semaine, scier à bonne longueur le bois destiné aux Landsturms, signaler le domicile exact de tous les pigeons qui rôdent dans les airs, rentrer précipitamment dans nos demeures à 8 heures du soir et n'en plus sortir sous aucun prétexte avant 5 heures du matin. Une fois par mois nous sommes obligés de déclarer si nos veaux sont devenus des vaches, nos poulets des poules, et si nos cochons se sont multipliés. Nous avons donc beaucoup à faire et sommes extrêmement fatigués. J'oubliais de dire que nous devons encore marquer aux officiers allemands la déférence qui leur est due, et ne prononcer en parlant d'eux que des paroles décentes et élogieuses. Toute contravention à ces ordonnances est sévèrement punie, et c'est bien là ce qui les différencie des ordonnances belges et françaises.

2 mai 1917.

Les Allemands cherchent à provoquer un mouvement séparatiste dans les Flandres, et ils trouvent, hélas! quelques alliés parmi les Flamands. Le Roi a défendu aux directeurs des ministères de se prêter à la séparation administrative, et plusieurs d'entre eux ont été déportés en Allemagne. Les Allemands cherchent à jouer le même jeu à Arlon et dans les villages belges de langue allemande, mais personne ne les suit. Le journal allemand qu'ils ont fondé n'a pas de lecteurs. A propos de littérature allemande, je lis en ce moment beaucoup de romans de guerre écrits par de fort bons auteurs allemands. Mais le parti pris d'édification patriotique leur enlève tout talent. Le fond de ces livres est identique. L'Allemagne y apparaît revêtue de candeur et d'innocence. La supériorité morale sur tous les autres peuples est incontestable. Elle a été l'objet d'une agression sauvage de la part de la France et de la Belgique. La France, habitée par une race puérile et vantarde, est appelée à disparaître. La sournoise Angleterre inspire plus d'inquiétudes. Sous main elle a préparé la guerre, sous main elle en profite. Les Anglais sont des oiseaux de proie qui veulent étrangler la douce colombe germanique. Je sors de ces lectures excédée, me demandant si chez nous il y a aussi une fabrique de littérature en gros, commanditée par l'état-major?...

10 mai 1917.

Le commandant de B... m'avait dit l'autre jour qu'il empêcherait qu'on moleste mes parents parce qu'ils étaient du même monde que lui. Le voilà qui vient aujourd'hui au Patronage, bouleversé. Sa fille est mourante, et on lui a refusé la permission d'aller la voir. Alors il me dit : « Je viens vous confier ma peine parce que, seule ici, vous êtes du même rang social que moi... » J'aurais souri peut-être à un autre moment, mais sa douleur était trop sincère. Et puis, faut-il le dire? je n'ai jamais pu individualiser mes haines... Cependant des scrupules me prennent. A un ennemi malheureux a-t-on le droit de témoigner de la compassion? Quelle singulière chose de venir me confier son chagrin! Existe-t-il donc entre gens d'une même classe, mais de nationalité différente, une affinité plus grande que celle qui unit sur la même motte de terre le châtelain et le fermier? L'aristocratie crée-t-elle une sorte de lien international même entre ennemis? Qu'est-ce qui nous rapproche l'un de l'autre? Les mêmes ongles bien soignés ou peut-être le sentiment commun de notre isolement? Ainsi, dans une prison, le geôlier et le détenu finissent peut-être par jouer aux cartes ensemble, faute d'autres partenaires?

10 juin 1917.

J'ai été déjeuner chez notre ancien gouverneur, le comte de B..., et un peu partout, le long de la route, j'ai rencontré des fosses ouvertes et des cercueils, caisses rustiques en sapin mal dégrossi, qui attendent les corps des soldats que l'on exhume là où ils sont tombés... Ils dormaient si paisiblement sur la terre qu'ils avaient défendue, les petits soldats de France! La chanson des blés les berçait, ou bien, dans la grande forêt où la mort les surprit, les hêtres inclinaient vers eux leurs ombrages. Des mains pieuses fleurissaient les croix qui esquissaient leur geste blanc, mystérieux, au ras des sapinières ou au flanc des coteaux... Et puis, les Allemands ont décidé de transporter tous ces morts — les nôtres et les leurs — dans des cimetières communs après les avoir identifiés. Funèbre besogne! Mais, au moins, les mères, les veuves sauront sur quelle tombe elles doivent prier.

18 août 1917.

En revenant, ce soir, du Patronage, je suis entrée à l'église. J'aime les bruits que l'on entend à l'église à la tombée du jour; vacarme des enfants qui sortent de l'école; appels de porte à porte; longs cris des hirondelles dont l'ombre passe rapide sur les murailles du chœur. J'aime les églises à la tombée du jour.

Elles sont humides à cette heure-là, très vides et très tristes. La petite lumière qui éclaire le tabernacle s'agite, monte et descend, comme si elle voulait compenser, par l'ardeur de sa flamme toutes celles que les hommes n'apportent pas. La lampe du tabernacle s'agite à la tombée du jour.

Il y a tant de mouvement, tant de bruit dehors, et ici un silence glacé. Malgré elle, l'âme se recroqueville, l'âme qui était venue pour se dilater. Devant le grand Amour caché dans le tabernacle, elle écoute, inquiète de ne pas entendre battre son cœur. Le cœur bat sans qu'on l'entende à la tombée du jour.

Dans les ruelles les cris des enfants se sont tus. La dernière paire de sabots a claqué sur un seuil. L'ombre des hirondelles ne frôle plus les murailles du chœur. Et mon âme s'allume à la lampe du tabernacle et voudrait, elle aussi, compenser par l'ardeur de sa flamme toutes celles que les hommes n'apportent pas. J'apporte à Dieu ma flamme à la tombée du jour.

23 août 1917.

On saisit le cuivre, le nickel, l'étain, le maillechort, le laiton, le zinc, le ruol. Un soldat se promène dans chaque maison et inscrit tout ce qui peut être utile à l'Allemagne. On marque jusqu'aux gouttières des toits.

10 septembre 1917.

Nouvelle saisie. Il serait plus facile d'énumérer les objets qu'elle épargne que ceux qu'elle atteint. Sont désignés, entre autres, les mouchoirs de poche et les boutons, les ongles d'animaux et les bouteilles, les draps de lit et le fil de fer, le poil de bête et le carton. Grâce à un Français volontairement obscur, — rappelons-nous Louis XIV et les Réunions — on ne distingue pas bien si la saisie s'applique aux objets dans le commerce ou à ceux que possèdent les particuliers, et l'on éprouve la sensation inconfortable de porter une chemise qui ne nous appartient plus, de marcher dans des chaussures qu'on va vous enlever, et d'écrire avec une plume sur du papier d'emprunt. Tout de même, tout de même, s'ils étaient aussi triomphants qu'ils le prétendent, ils ne nous tondraient pas d'aussi près. Et sur cette pensée consolante, chacun vaque à ses affaires, c'est-à-dire que chacun cache dans les endroits les plus invraisemblables tout ce qu'il peut soustraire à l'avidité germanique.

27 octobre 1917.

Etrange mentalité que la nôtre. Sans doute, nous savons qu'on se tue du matin au soir, là-bas, où le canon tonne, et sans doute notre cœur est avec nos combattants. Cependant, privés de tout détail sur leur nombre et sur leur identité, ignorant nos victoires et nos défaites véritables, nous finissons par regarder la guerre actuelle comme quelque chose de très lointain, comme quelque chose de rétrospectif. Mais, si, tout à coup, par un hasard cruel, nous apprenons la mort de l'un des nôtres, le rapprochement brusque de la scène nous fait vivre soudain la terrible réalité. Au lieu de résonner à l'oreille seulement, elle frappe au creux des entrailles, et nous allons et venons accompagnés d'une épouvante qui nous pose toujours la même question : « Et toi, si la mort se présente, auras-tu le courage de la regarder en face? »

Mon front se mouille. Ma plume fait des zigzags tremblants, petites traces pareilles à celles que le gibier forcé laisse dans la neige, et qui font de la peine après, quand il a été tué. Ne voyez-vous pas que seule la confiance en Dieu peut nous tirer de cette impasse, de cet abîme d'incertitude où notre raison va rouler, la confiance en un Dieu Tout-Puissant, Tout-Miséricordieux, Tout-Juste? J'ai besoin d'accrocher mon âme à ces trois certitudes, si je veux continuer à manger ce soir et à vivre demain.

28 novembre 1917.

L'écrirai-je ou ne l'écrirai-je pas? D'abord, mon journal est caché en lieu sûr, et puis n'est-il pas permis à tout le monde d'inventer un roman-feuilleton?

C'est le soir, nous sommes réunis dans le petit pavillon d'où les fugitifs doivent partir. Le vent fait rage, arrachant les feuilles par poignées furieuses, et là-haut de gros nuages déroulent leurs volutes, se mêlant, se poussant dans une course ininterrompue vers le nord.

C'est le soir, mais nous attendons que l'obscurité ait enveloppé toutes choses... Quelques paroles brèves à voix basse, un sanglot mal réprimé, le bruit d'un chapelet qu'on égrène, c'est là tout ce qu'on entend. Et nous frissonnons en pensant à la nuit sombre, à l'averse glacée, aux chemins boueux, aux veilles dans la forêt hostile, et surtout à la zone redoutable qui s'étend le long de la frontière, avec ses fils de fer barbelés et traversés de courants électriques, ses fossés remplis d'eau, ses sentinelles que par précaution on change chaque jour, surtout le phare dont les faisceaux lumineux se promènent implacablement de tous côtés, cherchant les victimes, les désignant à la mort.

« Il est temps! » dit soudain une voix. Dernières paroles entrecoupées, dernières étreintes. Des mains se serrent ardemment, sans se reconnaître. A côté de moi, deux silhouettes se sont enlacées; elles demeurent immobiles, goûtant un instant l'unité de l'amour, avant de réaliser pour combien de temps, hélas! la dualité du sacrifice. La porte s'ouvre doucement. Des pas résonnent sur les marches du seuil... Ils se perdent dans la nuit hurlante qui les engloutit. Et alors, on entend un grand cri maternel et le corps d'une femme qui s'effondre.

1^{er} décembre 1917.

Il paraît que les Belges qui ont émigré n'ont pas de mots assez durs pour flétrir la conduite de ceux qui sont restés en Belgique. Ils nous accusent de nous accommoder (*sic*) du joug allemand! Pourtant, il me semble que notre présence a soutenu et encouragé la population, et que souvent nous avons réussi à adoucir son sort. La création du Comité National de Secours, grâce auquel la Belgique a mangé et s'est vêtue jusqu'ici, est le fait des Belges qui sont restés... Certes, la question est complexe. Le devoir

ne nous étant dicté par aucune autorité légitime, nous avons dû établir nous-mêmes, par voie d'appréciation privée, la justice ou l'injustice de nos actes. Souvent nous avons vécu de compromis, choisissant entre deux maux le moindre, sacrifiant les apparences du patriotisme pour en sauvegarder les réalités, acceptant une humiliation personnelle qui sauvait l'un de nos frères. Ainsi nous nous sommes forgé un code conforme au bon sens et au cas de force majeure que nous subissons. Nous avons décrété, par exemple, que nous pouvions livrer aux Allemands le cuivre réquisitionné par eux, mais que nous devions braver la prison et même la mort plutôt que de dénoncer le porteur d'une lettre. Il s'agit maintenant de savoir si, après la guerre, l'opinion de nos chefs légitimes ratifiera notre conduite. Ne diront-ils pas : « Au lieu de livrer à vos ennemis le cuivre avec lequel ils fabriquaient des balles, vous auriez dû vous laisser fusiller... » Remarquez que c'est là une opinion parfaitement défendable. Toute la question est donc de savoir où les juges placeront le poteau indicateur : « Ici le patriotisme finit et la trahison commence. »

(A suivre.)

Baronne A. DE PITTEURS.

Allemagne, Prusse, Hitler...

La lutte engagée

La dernière semaine de juillet 1934 a une importance historique presque égale à celle de la semaine correspondante de 1914.

Ce fut dans cette même semaine, il y a vingt ans, que l'ignorance de nos politiciens anglais et la futilité de leur lucratif jeu de marionnettes à Westminster produisirent l'hésitation et l'embarras fatals qui furent les causes de la Grande Guerre. Car, si Downing Street avait compris l'Europe et s'était opposé hardiment aux vues prussiennes à l'heure où les ultimes menaces furent proférées — quand l'état-major prussien demanda la remise de forteresses françaises, etc. — jamais la Grande Guerre n'eût eu lieu.

Dans la semaine correspondante, vingt années plus tard, deux choses d'importance capitale se sont précisées : d'abord la mainmise définitive de l'état-major prussien sur le Reich; ensuite l'apparition d'une réaction catholique. Ces deux choses importantes procèdent d'ailleurs de la même situation.

En Europe, de nos jours, la grande lutte n'est pas une lutte de frontières, ni même une lutte de races. Il s'agit d'un conflit entre cultures religieuses qui s'opposent, entre cette ancienne tradition qui est commune à Paris, à Vienne, à Rome, et celle qui a son centre à Berlin. Et le fait que ceux qui sont le plus impliqués dans ce conflit n'en connaissent qu'imparfaitement les causes profondes ne diminue en rien la vérité et la réalité de ces causes-là.

Les deux choses signalées ci-dessus se sont développées graduellement. Depuis la déclaration de guerre en 1914, l'état-major prussien n'a cessé d'être la force principale dans le Reich. Mais jusqu'à présent, depuis l'écroulement de 1918, il n'avait pas encore possédé ce pouvoir suprême qu'il a acquis par les meurtres de juin couronnés par l'assassinat de Dollfuss. Le premier de ces meurtres — celui du général Schleicher et de sa femme — montrait bien ce que l'on voulait. Schleicher était la cible évidente de cette puissance dont il avait lui-même fait partie. Il était devenu l'ennemi des Junkers de l'Elbe oriental et de l'état-major prussien auquel ils s'identifient. Quand il était au pouvoir, il s'attacha

à une politique qui eût diminué la puissance et la richesse de ces Junkers. D'énormes sommes d'argent, prises aux malheureux contribuables allemands, à moitié affamés comme ils l'étaient, passaient en subsides dans les poches des propriétaires du Nord-Est et plus particulièrement de la Prusse orientale. Cette Prusse orientale n'est plus qu'un fossile. Elle ne peut revivre. Mais les efforts tentés pour lui rendre la vie — des subsides aux riches terriens — furent grands et persévérants. Pendant le peu de temps qu'il fut à la tête des affaires, Schleicher proposa de diminuer ces subsides. De là sa mort. Si sa femme fut assassinée avec lui, ce fut simplement parce qu'il est dans la tradition prussienne d'ajouter de pareils ornements accessoires à la besogne principale. A Dinant aussi, non contents d'assassiner les civils, les Prussiens tuèrent leurs femmes et leurs filles par-dessus le marché et puis, comme ornement, un certain nombre d'enfants. Le meurtre de Dollfuss, la plus indirecte mais la plus effrayante de ces actions prussiennes, complète l'affaire. L'état-major prussien est maintenant maître absolu.

Mais, entre-temps, le sens moral de l'Europe traditionnelle commençait de réagir, longtemps avant les derniers outrages que lui imposèrent la Prusse orientale, Potsdam et Berlin. La chose caractéristique et centrale de cette réaction fut l'explicite renouveau du sentiment catholique. Mais ce réveil entraîna des mouvements impliqués et obscurs, pas religieux en apparence, souvent conduits par des hommes opposés à la religion traditionnelle, mais qui, tout de même, malgré eux, luttèrent pour la civilisation. Sur tout cela le meurtre de Dollfuss apposa le sceau.

Les symboles ont une valeur active. Le fait que ce dernier assassinat — le plus frappant de tous — fut celui d'un catholique fervent et combattif, est symbolique. Il est symbolique que toutes les forces les plus féroceement anticatholiques s'étaient coalisées contre lui. Il est symbolique que ces meurtriers lui refusèrent le Viatique : le Saint-Sacrement est leur ennemi autant que leur victime l'était. Depuis ce meurtre, la marée ne peut plus être retournée. Le courant ne cesse d'augmenter. Il ne fera que croître en force, en profondeur et en largeur.

Ce que feront les très nombreux catholiques du Reich — et ceux d'Autriche, moins nombreux mais de marque — qui essaient d'accorder leur religion avec le défi prussien, c'est leur affaire. Peut-être se repentiront-ils et réagiront-ils eux aussi, en fin de compte; peut-être seront-ils noyés et absorbés. Mais il n'y a pas de doute sur ce qui se passera dans le monde civilisé : la force de la réaction augmentera et le moment décisif aura été le meurtre du chancelier d'Autriche. De toutes les énormes bévues commises par la Prusse à son propre détriment, celle-ci fut la plus grande, mais elle laisse la puissance de l'état-major prussien entière. Elle ne change en rien sa détermination d'imposer la guerre à l'Europe, directement ou indirectement.

Le danger de guerre en août 1934

Pour juger d'une situation politique, certains principes doivent être strictement observés, plus particulièrement encore quand il s'agit d'une situation aussi confuse et aussi dangereuse que celle produite par les récents assassinats prussiens.

La première de ces règles est de se rendre un compte exact des faits principaux et surtout de leur importance relative. Il faut, non seulement voir les faits tels qu'ils sont, mais comprendre que la portée des uns, dans le problème posé, dépasse celle des autres. Ajoutez à cela l'observation du caractère et de la cause, et n'oubliez pas que si personne n'est prophète et s'il est impossible de prédire le futur, même quand il paraît évident, on peut cependant prévoir que ce futur prendra nécessairement l'une d'un petit nombre de formes, souvent même l'un de deux formes prévues.

Le facteur dominant de la situation actuelle est que l'état-major prussien contrôle enfin le Reich. Il ne s'agit évidemment pas d'un contrôle ouvert et invariable. Toutes les précautions ont été prises pour masquer la réalité et pour faire croire aux masses ignorantes de l'opinion étrangère que la puissance réelle est ailleurs. L'état-major prussien est sûr de l'instrument dont il dispose : une machine militaire de premier ordre, sans aucun doute la machine de guerre la plus efficace dans l'Europe d'aujourd'hui, comme personnel et comme moral, bien qu'incomplètement armée encore. Mais pendant quelque temps encore la nation sur laquelle cet état-major règne — soixante-sept millions d'hommes parqués sur une étendue plus petite que la France et fourmillant de villes industrielles fort affectées — ne peut être dirigée sans camouflage. Il y faut des symboles, des étiquettes le nom populaire d'un charlatan pour l'ensorceler et toute une mise en scène favorable. L'état-major, et les Junkers prussiens, dont il est l'organe agissant, n'exercera donc qu'une domination voilée et indirecte mais très réelle. La seule force de la machine militaire est insuffisante pour gouverner de façon permanente un aussi grand nombre de sujets, si ces sujets devenaient mécontents. Et personne ne peut dire si le mécontentement gagnera les masses allemandes, plus particulièrement les masses prolétaires des régions industrielles, aux prises avec les difficultés économiques qu'elles devront affronter.

Que si pareil mécontentement se manifestait, si les services d'information du haut commandement signalaient que la croissance de ce mécontentement menace le gouvernement militaire, base actuelle de l'ordre en Allemagne, le danger de guerre s'en trouverait-il accru ?

Pas pour le moment. On dit souvent, et avec raison, que les despotismes aux abois cherchent à se sauver par la guerre. Toutefois, dans le cas qui nous occupe, l'organisme qui exerce le pouvoir despotique a fait de la guerre une étude approfondie et très certainement il ne courra pas le risque d'une guerre sans être sûr de la gagner. Un accès d'hystérie populaire peut le balayer, mais il ne se lancera pas dans une aventure étrangère sans être tout à fait armé.

Il y a autre chose. La vérité que des soldats connaissant leur métier n'attaquent que dans les conditions les plus favorables eu égard à leur situation, est renforcée par les données nouvelles de la guerre moderne. Vous attaquer à des ennemis plus nombreux que vous-même, possédant les armes les plus perfectionnées et en possédant plus que vous, conduirait, de nos jours, à l'anéantissement. Impossible de chercher à gagner du temps : ce serait rapide et certain. Les états-majors modernes hésitent, nécessairement, à défier des égaux. *A fortiori* des plus forts.

De plus, parmi les traditions militaires en Europe, celle de l'état-major prussien est la plus prudente. Jamais, depuis le début de la guerre de Sept ans, le haut commandement prussien n'a attaqué sans être certain de vaincre. Souvent il s'est trompé. Il se trompa lourdement en contraignant à la campagne d'Iéna en 1806, mais il ne le fit que quand il se crut certain de vaincre. Il se trompa lourdement en perdant la course à la mer, après la retraite de l'Aisne en 1914, perdant ainsi la chance immédiate d'une victoire qu'un flanc découvert n'eût pas manqué d'assurer à ses troupes supérieures en nombre. Mais en se trompant, il ne doutait pas qu'il gagnerait cette course à la mer, car il avait une organisation bien meilleure et il disposait des routes à l'intérieur de la grande courbe entre la Marne et la Manche. S'il n'avait pas sous-estimé la rapidité et l'inattendu des dispositions françaises, ses armées n'eussent pas été contenues comme elles le furent. La guerre ne serait pas devenue le grand siège que nous savons. La Prusse l'eût gagnée.

Mais aujourd'hui il n'y a pas une pareille erreur à commettre.

L'état-major prussien sait parfaitement qu'il ne dispose encore que d'une force nettement inférieure et que celle-ci le restera jusqu'à ce qu'arrive l'une des deux choses que voici — ou les deux à la fois : 1^o le réarmement complet de l'Allemagne; 2^o l'affaiblissement des voisins de l'Allemagne par des luttes intestines, par exemple une guerre civile en France ou un conflit entre les Slaves du Sud et les Italiens.

Il reste vrai, néanmoins, que les forces qui dirigent actuellement le peuple allemand visent des buts qui ne peuvent être atteints que par la guerre, que cette menace de guerre soit proche ou lointaine n'est que secondaire. La menace est là, permanente, et allant en s'aggravant. Elle n'a qu'une seule cause : la Prusse.

La plus importante cause d'anxiété dans tout cela est le misérable gouvernement parlementaire qui a affaibli la France et l'a conduite au bord du gouffre de la guerre civile. La tentative de guérir un état avancé de parlementarisme malade en faisant appel à des parlementaires est évidemment vaine. Elle a produit une espèce de trêve précaire qui ne peut être que brève. Il n'y a aucune garantie pour le futur immédiat. Il est possible que les Français se débarrassent de leurs politiciens professionnels et se rétablissent. S'ils ne le font pas, la courbe européenne inclinera de plus en plus vers une rupture prussienne de la paix.

Malheureusement en tout ceci le facteur anglais décline en importance. Il n'y a pas longtemps encore, une déclaration précise de Westminster eût fait pencher résolument la balance vers la paix. Aujourd'hui il est trop tard. Il a été affirmé clairement — comme en 1914 — que l'Angleterre refuse de courir un risque, qu'elle se défendra elle-même (avec la permission des étrangers et le prêt d'aérodromes), mais n'aidera pas d'autres nations à se défendre et se croit toujours — par une étrange illusion — invulnérable. Il est actuellement reçu sur le Continent que les Dominions peuvent opposer leur veto à la politique étrangère de l'Angleterre et que notre presse populaire est à même de l'empêcher d'agir.

En conséquence, la Grande-Bretagne, croit-on, sera, en toute hypothèse, la victime nécessaire de ce qui dominera en Europe.

HILAIRE BELLOC.

Banneux-Notre-Dame

Il y a un an je donnais en toute sincérité mes premières impressions du pèlerinage naissant (1). Tenté par le milieu que je connais de longue date, séduit par la dévotion qui m'est chère depuis une pratique ancienne de Lourdes, je n'eus qu'à traduire ce que j'avais observé et senti. A un an de distance, je veux marquer le point. Renonçant cette fois à des impressions fugitives, je dirai nettement ce qui est. La Vierge a pris possession du lieu qu'Elle s'est réservé. Nous sommes désormais à Banneux-Notre-Dame. Le nom existe, consacré par le cachet de la poste fait pour oblitérer des timbres envoyés à travers le monde. Des religieuses, servantes des malades et des pauvres, sont établies dans un château devenu la propriété d'une organisation charitable constituée tout exprès, et leur travail est de jour et de nuit. La petite chapelle élevée dans le jardin de l'humble maison Beco, reconstituée dans son état primitif, abrite en permanence le Saint-Sacrement. Et sur l'esplanade, devant, l'oraison est ininterrompue. Grâces spirituelles et matérielles dûment enregistrées attestent l'agrément par Dieu

(1) *Revue Générale*, 15 août 1933.

au moins d'un pèlerinage où chaque parole du message répété par la petite Mariette Beco, demeurée aussi simple et, à peu de chose près, aussi rustique, trouve son efficacité.

Néanmoins sur les prescriptions formelles de l'épiscopat belge, obéies à la lettre, nulle organisation ecclésiastique ne fait appel au concours des fidèles. Il est spontané, répondant à la notoriété encore relative des faits de Banneux, établie sur des correspondances de presse sans concert préalable et surtout sur des témoignages individuels. Il est personnel, justifié par une obligation de gratitude ou d'imploration. C'est une famille, une paroisse, une rue, une agglomération mue par l'effet, souvent matérialisé, d'une prière à la « Vierge des Pauvres ». Mais ces groupements d'occasions se mettent en mouvement de loin et, maintes fois, au delà de nos frontières. Le courrier du chapelain se gonfle de lettres venues même d'un autre continent, de l'autre hémisphère. Certains soirs, dans la foule, quand la petite voyante récite son chapelet, se produisent les plus étranges rencontres : prélats, missionnaires, intellectuels croyants, sceptiques ou troublés, tous émus par l'extraordinaire, par l'infime réalité.

Ecrivant ceci nous ne préjugeons rien. Nous savons qu'il faut attendre avec déférence et confiance les conclusions de la double enquête, menée objectivement par des savants et des théologiens. La réserve juridique et apostolique s'impose. Mais on ne peut se retenir de constater par soi-même trois choses, parce qu'elles crèvent les yeux du corps et comblent les élans incoercibles de l'âme : rien n'est venu expliquer le récit de Mariette, si ce n'est sa véracité; rien n'est venu contredire la perfection du message céleste; rien n'a pu interrompre le progrès silencieux d'un concours populaire basé sur la prière, le sacrifice et l'émulation universelle dans le bien.

* * *

J'ai vécu l'octave de l'Assomption sur ce haut plateau ardennais, dans l'étroit espace que longe une route rendue impraticable par une fréquentation inusitée et l'inertie d'une administration indifférente, entre un bois de sapins d'où gicle l'eau, inépuisable malgré la sécheresse, et l'ancienne Fange banale où déjà s'élèvent couvents et hôtelleries. J'ai observé les gens, ouï les homélies, visité les organisations et connu ce qu'on peut savoir en s'adressant aux meilleures sources. Je rapporte simplement le fruit de ce séjour afin de le donner à partager aux âmes sincères. Je ne songe pas à en dissimuler la saveur spirituelle. Quel temps fut plus avide d'aliments de cette sorte!

Et d'abord, Dieu merci! le site est resté le même. Si une lointaine prédestination l'a voué à être un lieu « où souffle l'Esprit », ce n'est point pour sa richesse, mais pour son aridité. Sauf l'air qu'on y respire et qui est vraiment vivifiant, tout y parle de rigueur et de pauvreté. On y monte toujours par des chemins secrets, par le cœur de vallons inconnus. J'y suis moins enclin, sachant quelle force nouvelle domine le plateau; la voie directe est jalonnée de stations dédiées aux joies et aux douleurs de Marie. Et c'est toujours le hameau perdu, la maison du pauvre, son coin de lande sauvage face aux sapins qui découpent le ciel. Entre deux épiceas se précise mieux la direction du rayon qui dans la nuit hivernale amena l'Apparition jusqu'au sol misérable, à l'endroit exact où une dalle blanche fixe dans le pavement de la chapelle la trace du pied nu de la Dame céleste. Si le père Beco, excédé de l'affluence indiscrète dans son logement étroit, a demandé lui-même à transférer sa famille nombreuse, et qui va encore s'accroître, dans une maison plus spacieuse et neuve à quelque cinquante mètres en retrait, l'ancien logis, fidèlement rétabli en son état primitif, fait mieux éclater l'humilité de l'enfant choisie.

On ne trouve plus Mariette qu'aux vacances. Elle s'instruit auprès de religieuses en pays flamand. Elle continue d'être bien

bousculée, complimentée, flattée et gâtée de toutes les façons; les bornes de la curiosité religieuse et de la dévotion sensible reculent celles du ridicule et du bon sens. La voici, cependant, ferme et limpide comme son regard immuable, plus forte sans doute, un peu grandie et, par instants, pliée à des rites, nouveaux pour elle, de politesse et de bienséance. Ses parents tiennent commerce, mais elle est dispensée de s'y mêler et elle sait échapper aux sots, ignorer les exaltés. Son récit, elle ne le refait qu'à bon escient et sur l'avis du chapelain en qui elle respecte et écoute l'autorité. Chaque terme en a été enregistré, précisé. Elle n'a jamais varié. Il a d'ailleurs fallu le lui expliquer à elle-même. Elle est intelligente et comprend à demi-mot. Encore faut-il que l'interprétation vienne. Il appert nettement que l'enfant n'a été qu'un véhicule, un instrument entre le Ciel et nous. Elle garde l'éblouissement d'une vision qu'aucune représentation ne satisfait. Elle déclare laide à son goût la belle statue du sculpteur Zinia placée au-dessus de l'autel de la chapelle. Elle est fidèle, malgré la fatigue visible, à la récitation quotidienne du rosaire, chaque soir à 8 heures. Mais c'est un acte de coutume pour elle, alors que deux mois durant, au cœur de l'hiver 1933, elle répéta la même prière avec passion, l'allongeant, la doublant dans l'espoir, sept fois seulement couronné, de revoir l'image merveilleuse. Elle sait qu'elle ne la reverra plus. La Vierge lui a dit « Adieu ». Elle garde la nostalgie de la visite céleste. Il suffit de la lui rappeler pour qu'elle accepte sacrifice et devoir, difficiles à pratiquer, malaisés à connaître. Elle se sent exposée. Elle l'est. On doit veiller sur elle. Elle est à la garde de ceux qui ont désormais à son endroit une responsabilité que la Vierge leur laisse.

Et ce n'est pas la seule. Entrons un peu, puisqu'il nous y autorise, dans l'esprit du prêtre, chargé d'une paroisse ingrate et à qui, soudain, la sincérité d'une fillette de douze ans, dernière en catéchisme, issue d'un milieu sans religion, apporte un message surnaturel. L'abbé Jamin, de santé délicate, a eu à faire face à une tâche épuisante et dont l'ampleur, loin de l'effrayer dirait-on, le rassure. Il est soutenu par l'éclatante spiritualité qui s'en dégage, à mesure qu'il la poursuit. Il ne l'a pas assumée. Elle s'est présentée à lui. D'autres pour lui, ses amis, des laïcs, sous sa direction, ont d'abord établi l'embryon d'enquête que d'autres, ensuite, officiellement désignés, reprennent et achèvent en ce moment. Il s'est en somme, au début, borné à recevoir la conversion spontanée de Mariette et de sa famille. Conversions de qualités bien différentes. L'enfant, privilégiée, acquérait d'emblée piété et obéissance. Les parents, rendus à l'évidence et sincères envers eux-mêmes, demeurent dans une ignorance relative et soumis aux circonstances.

Mais c'est à l'abbé Jamin que se sont imposées peu à peu les affirmations les plus directes de la réalité surnaturelle. Il voit de jour en jour se confirmer dans ses résultats le message céleste. Il l'a longuement médité. Des chrétiens désintéressés l'aident à répondre aux conséquences qui en découlent. Ainsi se prépare, sous le triple aspect que nous allons dire, un avenir dont on doit, dès à présent, prévoir les immenses possibilités.

* * *

Faisons donc comme le chapelain, soumis d'ailleurs à l'avance à tout ce que décidera la commission théologique appelée à se prononcer devant l'Ordinaire. Reportons-nous aux paroles de l'Apparition. L'octave du dimanche avant l'Assomption s'en est inspirée d'un bout à l'autre, consacrant chaque jour à la méditation, à l'application d'une fraction distincte du message marial.

Au centre il y a bien le nom que s'est donné la vision inconnue, appellation absolument nouvelle et qui place Banneux sous le signe d'une véritable révélation mariale : « Je suis la Sainte Vierge des Pauvres. » Dès sa troisième apparition (19 janvier 1933),

interrogée par l'enfant, la Dame s'est ainsi désignée. Plus tard elle sera plus explicite. Avant de s'en aller définitivement, le 2 mars, et avant son « Adieu » elle se nommera plus solennellement « la Mère du Sauveur, la Mère de Dieu ». Le titre inédit domine le pèlerinage, éveillant jusqu'au cœur des Indes l'espoir de l'humanité misérable. Chacun de nous, sans doute, peut y trouver son compte. Matériellement, où sont aujourd'hui les riches? Et, moralement, l'indigence est le fond de toutes les âmes. A Banneux déjà triomphe une interprétation stricte du mot. Pour la première fois, sans doute, sous l'égide des Conférences de Saint-Vincent de Paul, émues dès la première nouvelle, une organisation s'ébauche qui donne à la pauvreté, apparente ou secrète, l'occasion d'être ici chez elle. Un château était à vendre, qui ne trouvait point d'acheteurs. Comment il put être acquis; comment un ordre religieux, déjà surchargé d'entreprises charitables, demanda à Dieu un signe qui manifestât le désir de la Vierge de lui voir entreprendre à Banneux un surcroît d'activité; comment ce signe fut donné par la guérison subite et inexplicable d'une sœur tuberculeuse; et comment aujourd'hui la Congrégation est installée et héberge temporairement les pèlerins indigents en même temps que les malades sans ressources; comment le « Home des Pauvres » sera une organisation permanente et originale de Banneux-Notre-Dame — je ne fais que l'énoncer. Ce sera un jour à écrire tout au long. Je n'ai voulu que marquer la signification de ce vol de cornettes au crépuscule autour du clocher de la chapelle, mouettes charitables sur la houle douloureuse des mouvantes pauvretés. Zélés et serviteurs des Pauvres s'inscrivent sur un registre pour prier et servir.

« Cette source est réservée pour moi. » Dès avant de se nommer, la Dame lumineuse, à sa seconde apparition, le 18 janvier 1933, après avoir appelé l'enfant, en s'arrêtant trois fois sur la route, l'a conduite jusqu'au trou d'eau, au « potay », devant le bois autrefois destiné aux indigents du hameau et toujours inaliénable. Et c'est là qu'engageant la petite à « pousser ses mains dans l'eau » elle a fait acte de propriété en ajoutant, le lendemain, « pour toutes les nations... pour les malades ». C'est au même endroit que, trois semaines plus tard, après une longue absence, la Vierge a précisé son intention : « Je viens soulager la souffrance » (11 février). Soulager, non point guérir, mot alors inintelligible pour Mariette et qui maintient la vertu du sacrifice. Les pèlerins, avides de guérison, s'en contentent, ceux que les médecins abandonnent, les moribonds, les condamnés. La Vierge n'a pas dit, comme à Lourdes : « Allez vous baigner. » Mais l'eau de la Fange est liée à sa promesse de soulagement. Il n'est donc pas question d'organiser des piscines. Un robinet suffira et un lieu convenable où faire une ablution, appliquer une compresse. Mais déjà l'eau recueillie en flacons a atteint l'autre extrémité du globe et fait, comme et avec la prière, des merveilles. A défaut de bureau de constatation médicale, force est d'enregistrer les déclarations personnelles, corroborées par les certificats de médecins traitants. Parmi les derniers « cas », je relève un cancer au cou, une pleurésie infantine, un ulcère à l'estomac, une fistule suppurante. Etonnons-nous si, sur la rumeur de ces guérisons, même si elles ne constituent que des « soulagements », presque toutes obtenues à domicile, et souvent en des régions où Banneux est un lieu inconnu, des malades affluent. Il faut les hospitaliser, les transporter, leur permettre de prier et de recevoir au moins le soulagement qui n'est pas matériel et qui touche l'âme en dépit du corps.

Ce sera l'œuvre d'une deuxième branche de l'activité de Banneux-Notre-Dame. Là aussi des projets s'ébauchent. Un sanctuaire-hôpital, où les malades seront chez eux et chez le bon Dieu.

Enfin le message le plus direct de la Vierge à Mariette, celui que l'enfant a le mieux pu saisir, qui lui était certainement spécialement destiné, avec la « chose pour elle seule », le secret qu'elle

ne dira pas, est à la fois un conseil et une injonction : « Ma chère enfant, priez beaucoup. » Il a été répété trois fois (15 et 20 février, 2 mars). Il est essentiel. Il est lié, triple instance, triple appel à l'apostolat par la prière, à cet autre signe demandé par Mariette et qui unit si étrangement notre foi à notre responsabilité : « Croyez en moi, je croirai en vous » (15 février). Si nous faisons confiance à Notre-Dame, elle compte en retour sur notre prière. Même en dehors de notre adhésion à l'ensemble des faits de Banneux, nous pouvons, en toute sécurité, aller au sanctuaire eucharistique et marial de la petite chapelle. Et c'est pourquoi ce centre nouveau, après avoir rallié dès les premiers jours quelques fidèles, voit venir à lui des foules spontanées. Et si l'heure de la reconnaissance officielle sonne bientôt, il aimera les peuples.

Comment ne pas remarquer d'ailleurs qu'en venant « pour toutes les nations » la Vierge des Pauvres a choisi un lieu favorable? Nous sommes à quelques kilomètres de la frontière; au bord du plateau on découvre un horizon hier étranger. La guerre a durement marqué le bourg voisin de Louveigné. Notre Défense nationale creuse, dans les environs, des ouvrages militaires. Parmi ces souvenirs sanglants, devant ces préparatifs hélas! prudents, le Ciel, par sa messagère la plus maternelle, s'adresse aux misérables sans distinction de patrie. Pendant toute l'octave, la prière, la prière continue n'a cessé d'attirer d'au delà d'Herbesthal, de l'Allemagne catholique et persécutée d'humbles groupes admirablement fervents.

Un soir, il fut prêché en neuf langues. Un rendez-vous mystérieux fait se reconnaître sous les étoiles des amis qu'un même attrait arrache à leur quiétude et à leur labeur.

* * *

Un dernier mot pour les réalistes. Mais est-il rien de plus réel que la prière? La simplicité de Banneux-Notre-Dame n'est pas une aventure. Tout s'y déroule avec ordre et régularité. L'association sans but lucratif « Caritas » groupe huit laïcs dont aucun n'a le moindre intérêt personnel, si légitime soit-il, dans les entreprises d'exploitation de terrains, d'hôtels et de commerce qui, inévitablement, sont nées et se développeront. L'humanité qui se manifeste à Banneux garde ses tares, si elle exprime aussi à qui sait voir des vertus héroïques. La mendicité, l'industrie, l'exploitation hypocrite, l'exaltation hystérique ont, auront ici leurs trivialités, leurs scandales, leurs folies. On veille comme on peut à y parer. Mais ce revers rend plus lumineux la face de la médaille, le drame merveilleux de l'homme au feu de la Grâce. Déjà si les confesseurs pouvaient parler... Il suffit d'être un observateur, un confident occasionnel. Le converti aime à se livrer. Voici, chapelet à la main, confessé, communié, marié, un ingénieur français ayant dépassé la cinquantaine, éloigné depuis toujours de l'Eglise qui n'a pas présidé à son union. Il ne peut rien expliquer d'autre : « Je suis venu attiré par un élan secret, je me suis agenouillé à la chapelle, j'ai senti que j'étais pris. » Et rentré chez lui, cet autre, après avoir simplement « entendu » Mariette, ce chimiste athée est allé droit convertir ses deux fils étudiants à l'Université. En Angleterre, devant le refus d'un mari de laisser son épouse devenir catholique, quelqu'un implore brusquement, quelqu'un qui n'est jamais venu à Banneux, la « Vierge des Pauvres »; et l'autorisation est non seulement donnée, mais elle entraînera la conversion du réfractaire lui-même. Pratique courante, dira-t-on. Le propre des retournements spirituels est de ressembler aux séismes que rien n'annonce et qui transforment en une seconde la croûte terrestre. Tout de même, il faut mettre ceux-ci, parmi tant d'autres, à l'actif de Banneux.

Appellation mariale nouvelle, Banneux apporte encore le retour à la plus ancienne liturgie. Pour bénir l'enfant la Vierge a étendu

sur elle, à diverses reprises, ses deux mains ouvertes. Mariette a reproduit le geste tel qu'elle l'a vu, sans le comprendre. Bénédiction aux malades de la primitive église, voici l'imposition des mains remise en honneur et employée couramment devant la chapelle après le passage du Saint-Sacrement.

Car pour nous qui n'avons pas vu, il reste cela à Banneux : Jésus-Hostie y réside dans un sanctuaire neuf et, après Lui, ses ministres passent les mains étendues sur la souffrance, avec des prières par Marie médiatrice. C'est tout le pèlerinage, en dehors des circonstances particulières de personne et de lieu. C'est toute l'Église aussi. Les orateurs sacrés sans cela ne seraient point mandatés par elle, ni l'éloquent aumônier général de l'A. C. J. B., ni ce magnifique prélat français, dévot de Marie, vicaire général de Versailles, heureux d'exprimer dans la langue de Bossuet, en ce lieu rustique, sa joie de cinquante années de prêtrise.

Pour moi, j'emporte le souvenir d'une autre éloquence. Dans le réduit aménagé derrière la maison Beco pour les pansements partiels, un cancer de la face recevait la tendre application d'une compresse imbibée de « l'eau de la Vierge ». Quelle résignation implorante dans le visage ravagé, quelle douceur charitable dans les doigts de la soigneuse ! C'est une enfant. Je la reconnais. Celle qui a vu la messagère s'essaie à pratiquer le message.

HENRI DAVIGNON,
Membre de l'Académie royale
de Langue et de Littérature françaises.

En quelques lignes...

Pour ceux qui ont sifflé

L'heureux atterrissage du F. N. R. S. a fait, en Belgique, le bruit d'un communiqué de victoire. Les plus sceptiques se déclaraient ravis. L'heure viendra — elle reviendra — des critiques tâtilonnes, des haussements d'épaules, des questions saugrenues et des objections impertinentes. Durand en veston d'alpaga expliquera bien à Dupont, son partenaire à la manille, qu'il est inouï de ne pas dépasser les 16,000 mètres et que Max Cosyns aurait dû envoyer, tous les quarts d'heure, un message à l'I. N. R. Pour l'instant, la joie du succès balaie, comme un grand vent disperse les scories, toutes les mesquineries, les petites, les soupçons.

Pourquoi faut-il cependant que le souvenir d'une goujaterie nous empêche de nous accommoder des taches sur le soleil ? Car il ne s'agit plus d'une manifestation d'incrédulité opiniâtre et bourgeoise. Le Belge moyen « discute le coup » au *Café du Commerce* et du fond de son fauteuil-crapaud. Mais ceux-là qui ont sifflé à Hour-Havenne, le matin de l'ascension, étaient des « sportifs ». Du moins l'aurait-on cru. Pour s'en aller dans la nuit, au volant de sa voiture, pour enfourcher la motocyclette ou le vélo, pour attendre l'aube, les traits tirés, les yeux bouffis de sommeil, il faut sacrifier au dieu des records. Pourtant, nous assurent les témoins, quelques minutes avant l'envolée du champignon de toile jaune, et comme les préparatifs se prolongeaient, des spectateurs se sont mis à siffler. Des spectateurs ! Se croyaient-ils donc au spectacle ?... Mais voilà précisément le méfait du sport, de la compétition dans les arènes, sur le ring, au stade : nos contemporains ont pris l'habitude d'exiger un programme qui leur en donne, comme ils disent, pour leur argent. Et le titi du poulailler, du

moment que les boxeurs ne s'arrachent pas un œil, est bien près de crier : « Chiqué ! »

Après le plébiscite

Hitler a-t-il perdu la partie ? Les « minoritaires » forment-ils le noyau d'une opposition qui se retrouve et qui finira bien par conquérir le IV^e Reich ? Les augures ont du pain sur la planche. Mais nous avouons que leurs vaticinations nous laissent assez froids. Les trente-huit millions de « ja » comportent leur morale. Il faut avoir la rage du paradoxe ou la stupidité de l'autruche pour fermer les yeux devant cette Allemagne presque unanime.

Parmi tous les communiqués de presse qui nous ont dit les mille ressources de la propagande électorale et l'aspect des bureaux de vote, celui-ci nous frappe : « Une femme agonisante s'est fait transporter sur une civière dans l'isoloir. Elle est morte aussitôt après avoir déposé son bulletin dans l'urne. »

C'est le paraphe héroïque, sous l'ordre du jour triomphal. Le destin fait bien les choses. L'homme ayant besoin de symboles, il semble qu'un metteur en scène invisible accorde à notre soif du mystère — ou, tout simplement, du grandiose — les transpositions qui nous permettent de quitter le sol. Hitler et son ministre Goebbels jouent en virtuoses sur cette viole d'amour, plus sensible en Allemagne qu'ailleurs. Car nos voisins de l'Est sont à la fois les plus barbares et les plus rêveurs des hommes. Le soudard qui venait d'incendier nos maisons, de massacrer nos enfants gardait dans son portefeuille la photographie de Gretchen en tresses blondes, la petite fleur bleue, les paroles nostalgiques d'un *lied* plein d'infini. Cette Allemande qui meurt pour son Führer, le maître d'école va la mobiliser, dans le livre de lecture, à l'intention des jeunes générations de « chemises brunes ». Bien des électeurs de demain — à supposer que l'on vote encore en Allemagne ! — ne retiendront du plébiscite que cette seule image. Ainsi la gloire de Napoléon a-t-elle survécu, « sous le chaume », par la vertu qui chante d'un refrain de Béranger.

Guynemer

L'inauguration du monument Guynemer nous donne l'occasion de relire les lettres du « premier chasseur » au ciel de France. La pieuse biographie qu'écrivit Henry Bordeaux et les documents réunis par Jacques Mortane reprennent plus d'un passage du carnet de vol. Car il serait assez vain de parler d'une correspondance. Quand il donne de ses nouvelles à ses parents, ce jeune aviateur se borne le plus souvent à recopier quelques lignes de ce fameux carnet où s'accumulent les victoires :

« Le 17 août, je surpris un Aviatik à cinq mètres. Je tire. En trois cartouches, j'ai deux enrayages, mais elles ont porté : l'observateur est tué et l'avion pique fortement en dégageant une épaisse fumée sous le siège du pilote. C'est mon treizième. Le 18, je remets ça... »

Les âmes sensibles s'étonneront peut-être de la férocité de ces statistiques de mort. Guynemer tient le compte exact de ses Boches abattus, ni plus ni moins que le chasseur qui inscrit sur son calepin : tant de lièvres, tant de faisans, tant de cochons sauvages. A consulter les notes des autres « as » de guerre, on constate qu'ils ont tous cette brutalité des conquérants. René Dorme, doux comme une fille et timide comme un novice, parle de ses victoires sur un ton qui frise le cynisme. Et pourtant, rien n'est plus chevaleresque que l'attitude de ces paladins du ciel devant un ennemi désarmé et qui vient de s'écraser au sol. La vérité est que la guerre impose, à ceux qui veulent faire jusqu'au bout leur devoir de soldat, des consignes rudes. De même que le royaume des cieux est aux violents, ainsi le service de la patrie ne s'accommode pas des faiblesses qu'engendre la sensiblerie. Il est significatif que Guynemer

et Dorme, ceux-là précisément dont les carnets feraient supposer qu'ils étaient des hommes de proie, aient laissé à leurs compagnons d'escadrille le souvenir de grands garçons rougissants. La force était leur vertu cardinale. Ils ne la pratiquaient qu'en plein ciel.

Le coin des math'

Certains journaux, des feuilles du dimanche offrent à leurs lecteurs des récréations scientifiques. A grand renfort d'équations, de tangentes, de racines cubiques ou de nombres premiers, de valeureux concurrents se chargent de fournir à M. B... la solution élégante de son méchant problème. Cela contribue à entretenir le culte de la mathématique et les bonnes relations entre amis de l'hypoténuse.

Les promoteurs d'« Humanisme nouveau » — ce groupement qui s'est constitué pour faire pièce aux humanités à l'ancienne mode — ont pensé qu'il ne serait pas inutile de s'assurer, par le moyen d'une aimable « colle », l'audience des scientifiques. Ils lancent donc un questionnaire dont voici — je jure que je n'invente rien — le dernier et XVII^e point :

« *Essaie d'exprimer (on s'adresse à l'« ami lecteur ») par une proportion arithmétique le rapport entre ton corps et ton esprit*

$$\text{exemple : } \frac{\text{corps } 2}{\text{esprit } 5}$$

et tâche d'établir le rôle joué par l'enseignement que tu as reçu, dans l'établissement de cette proportion.»

Jusqu'à présent, les problèmes sur l'âge du mécanicien ressortissaient à la plaisanterie. Nos universitaires prétendent les aborder avec le sérieux de l'âne qui porte les reliques. Tant pis pour eux ! On fait ici, aux humanistes nouveaux, la charité grande de ne pas transcrire les fameux XVII points. Qu'ils n'oublient pas que le ridicule tue ! Il est seulement dommage que l'Université tout entière souffre de se voir compromise dans une aventure comme celle-là.

On serait d'ailleurs fort curieux de dépouiller les propres réponses du Comité d'« Humanisme nouveau ». Où placent-ils le gros chiffre, dans la proportion à établir : du côté corps, ou du côté esprit?... Sans blague ! comme disait un autre clown.

... Le poète a raison

Les Mémoires du comte de Prokesch-Osten, qui viennent de paraître dans une réédition avec notes, commentaires et documents inédits, confirment presque à chaque page l'intuition d'Edmond Rostand, poète de *l'Aiglon*. Le fils de Napoléon fut hanté par le souvenir de la gloire paternelle. Une sorte de hamletisme le rendait hésitant ; mais sa bonne volonté est entière. Il y a là un problème d'hérédité qui intéresse à la fois l'historien et le psychologue. Prokesch fournit les éléments nécessaires, à qui sait lire entre les lignes, pour trancher définitivement la question.

Ces éléments, il ne faudrait pas les chercher d'ailleurs dans la « Lettre sur le Duc de Reichstadt, » document officiel et qui reçut l'investiture de Metternich. La principale vertu de Prokesch n'est pas le courage. Sans faire sa part d'ailleurs dans ce concert d'injures et de calomnies qui s'élève, au lendemain de la mort de *l'Aiglon*, pour souiller sa mémoire et justifier la raison d'État, Prokesch se laisse dominer, au moment où il rédige la Lettre, par des considérations de politique : il ne veut pas encourir le ressentiment de Metternich. La vérité se venge, heureusement. Et n'est ainsi que le rédacteur officiel n'arrive pas à donner à sa relation le tour définitif : les phrases, les mots le mettent à la torture.

« J'ai déjà essayé hier de changer un passage de la *Lettre* concernant Marmont, confie-t-il ; j'étais incapable d'y réussir faute de calme intérieur. Quelques sons du piano, auquel je m'assis, me firent trouver plusieurs locutions supportables. » La confiance a son prix. Sans doute, le poète qui crée la légende souffre-t-il moins devant son écritoire que le mémorialiste en service commandé qui farde la vérité et met un masque à l'injustice.

Le souvenir de Loti

On reparle de Pierre Loti. Un monument vient de lui être élevé à Papeete et une jeune Tahitienne, vêtue comme Rarahu du costume maori et de guirlandes de fleurs, a couronné le buste de l'écrivain, cependant que se succédaient les hymnes et les déclamations. D'autre part, une plaque commémorative a été apposée sur la « Maison des Aïeules », la maison de l'île dont il est question dans le *Roman d'un enfant* et où Loti, petit être déjà mélancolique, visitait sa grand'mère.

Avant de mourir, l'auteur de *Mon Frère Yves* avait demandé que sa tombe ne soit visitée qu'une fois l'an et par dix personnes seulement. Mais la dalle funéraire se voit de la propriété voisine et derrière le mur se pressent les pèlerins en contrebande.

Loti pourtant est bien démodé. Au temps où Bourget et Bordeaux s'appliquaient à la sèche dissection, au roman d'analyse, il fut au-dessus de ces cliniciens par son tempérament d'artiste, par un sens étonnant de la couleur et du paysage. Il resta en dessous d'eux par son sensualisme puéril, par une mythomanie souvent grotesque. Son exotisme d'ailleurs, immoral et démoralisant, fit surtout école chez les snobs. Une langue charmeuse, des images rutilantes firent prendre pour une forme supérieure de sensibilité le mauvais romantisme des *Désenchantées* et de *Madame Chrysanthème*. Mais il fallut peu d'années, en somme, pour que la littérature de voyage quittât son caractère romanesque. Aujourd'hui, elle se confine dans le journalisme, et les « choses vues » d'à présent ne ressemblent plus guère aux impressions que Loti nous livrait avec tous les parfums de l'Orient. Nos modernes vedettes du reportage n'ont cependant pas tenté de faire perdre au public ce goût pour les révélations d'ordre érotique. Les uns enquêtent sur l'amour à Honolulu, les autres sur le mystère des nuits chaudes. Ce sont des documentaires qui, débarrassés de toute affabulation, n'en apparaissent que plus grossiers et plus absurdes. Au surplus, le style télégraphique et syncopé enlève à ces études de mœurs indigènes ce qu'elles pourraient conserver de littéraire, malgré l'intérêt malsain qu'elles suscitent.

Azyadé et Rarahu, nous dit-on, font du sport. Leurs admirateurs, hélas ! ne font même plus de littérature.

L'abolition de l'esclavage

Les Anglais célèbrent le centenaire de l'abolition de l'esclavage. Et l'on pense à *Uncle Tom's cabin*, ce petit livre écrit pour les enfants par une femme au cœur tendre et qui eut un retentissement tel qu'il aboutit à la loi d'affranchissement de 1834. La libération des esclaves vivant sur les possessions françaises était d'ailleurs, à cette époque, un fait accompli. En 1793, le délégué de la République Française à Saint-Domingue, en même temps qu'il lançait une proclamation ordonnant la mise en liberté immédiate des noirs, édictait pour leur sauvegarde des règlements qui réorganisaient et limitaient leur travail. Tous les hommes sans distinction de couleur domiciliés dans les colonies étaient reconnus citoyens français et appelés à jouir de tous les droits assurés par la Constitution.

Dans la *Case de l'Oncle Tom* il est d'ailleurs fait allusion à ces noirs privilégiés qui servaient de plein gré dans les grandes familles françaises, où des maîtres justes et bons leur faisaient un sort enviable. On a réédité récemment le livre dans des collections pour la jeunesse. Puisse-t-il enseigner à nos petits garçons les horreurs d'un certain esclavage qui a encore — hélas! — ses partisans et leur montrer qu'on ne colonise pas à coups de chicote!

Les boutiquiers

Il y a aussi des journalistes qui, trouvant le métier de reporter fatigant, vont chercher, non plus en Orient, mais dans l'histoire, de quoi exciter la pitoyable curiosité de leurs lecteurs. Tel Paul Reboux qui tient boutique dans les hebdomadaires où il vend, outre des textes d'annonces, les secrets des alcôves royales, d'affriolants détails sur les aventures des reines défuntées et des explications psychologiques imprévues sur les grands faits historiques.

Pour l'heure, ce littérateur, commerçant en produits louches, est fort occupé à nous montrer Louis XIV, le grand roi qui fit tant pour la France, comme un homme qui n'eut d'autre souci que de marquer de nouvelles pièces au tableau de ses chasses galantes.

On se doute des libertés grandes que prend avec la grande et la petite histoire cet écrivain uniquement soucieux de corser ses récits. Ses qualités d'historien sont de la même valeur que ses vertus patriotiques. Paul Reboux fit, avant la guerre, en collaboration avec Charles Müller qui avait, à lui tout seul, bien du talent, des « à la manière de... »

Aujourd'hui Paul Reboux n'écrit plus qu'à la manière de Paul Reboux. C'est beaucoup moins drôle.

Une nouvelle biographie de la Tour du Pin⁽¹⁾

Le livre de M^{lle} E. Bossan de Garagnol éclaire d'une lumière particulièrement vive deux aspects de la physionomie et de la vie de celui dont on vient de célébrer le centenaire.

D'une part, le milieu où s'est formée sa personnalité, où il a vécu enfant et adolescent, le milieu où il a vieilli, où il est mort qui a bénéficié du dernier rayonnement de cette grande âme. D'autre part, et plus encore, les années consacrées à la carrière des armes, en Crimée, en Algérie, durant la campagne d'Italie et la guerre franco-allemande, enfin dans une mission militaire en Autriche-Hongrie. Aussi est-ce avec raison que ce livre est intitulé : *Le Colonel de la Tour du Pin*.

Il porte en sous-titre « d'après lui-même », car la Tour du Pin a raconté son enfance; il a, suivant l'exemple de ses ancêtres, écrit son « livre de raison » et, dans ses *Feuillets de la vie militaire sous le second Empire*, de même que dans son livre sur *l'Armée française à Metz*, tous deux épuisés, il a narré sa vie militaire.

Deux aspects généralement peu connus du public, même du public initié aux grands ouvrages du marquis de la Tour du Pin. C'est en effet surtout le sociologue qui est lu, étudié et que l'on a

célébré au cours de nombreuses réunions tenues ces derniers mois en différents pays, notamment en Belgique.

* * *

Mais qu'on y prenne garde! Même à qui veut connaître le sociologue, il n'est pas inutile de pénétrer dans l'intimité de l'officier, et plus particulièrement du terrien. Dans cette personnalité fortement unifiée tout se tient, tous les traits s'harmonisent, toutes les activités sont coordonnées et s'influencent réciproquement.

Le descendant des seigneurs d'Arrancy (en Dauphiné), pénétré dès son enfance de la fonction sociale de la propriété, se retrouve à travers toutes les phases de cette *vocation sociale* que son ami et collaborateur Albert de Mun a décrite dans un livre plein de charme et de leçons.

Ces phases on les parcourera, en lisant l'ouvrage de M^{lle} Bossan de Garagnol, phases de luttes, de succès, de revers. La création et la rédaction de la célèbre revue *L'Association catholique — l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers* — si discutée, si combattue, en tout cas de si généreuse et si chrétienne inspiration, — les *réunions de Fribourg*, creuset où s'élabore la doctrine qui trouvera son expression complète dans l'encyclique *Rerum novarum*, — les campagnes pour la décentralisation et la tenue d'*Etats généraux*, l'assemblée de Romans, prélude d'un régime politique que la Tour du Pin aurait voulu substituer au régime parlementaire et qu'il considérait comme seul à la fois traditionnel et satisfaisant aux besoins profonds des peuples, — la question du *ralliement* et les luttes intimes qu'elle provoqua, — le labeur obscur assumé dans la terre ancestrale par cet inlassable ouvrier de la restauration sociale au lendemain et parmi les ruines de la guerre 1914-1918.

L'ouvrage de M^{lle} Bossan de Garagnol nous restitue tout cela en des pages vivantes que les fidèles de la Tour du Pin ne pourront lire sans une émotion profonde. Ils s'arrêteront avec complaisance aux portraits et vues qui ajoutent un agrément au livre, agrément d'autant plus vif que l'on cherche souvent en vain une reproduction des traits du héros. La dernière page lue, je suis sûr que plus d'un aimera à relire le début. La physionomie de la Tour du Pin nous y apparaît, admirablement saisie et rendue. Nous ne pouvons mieux terminer cet article, pensons-nous, qu'en mettant ces lignes sous les yeux de nos lecteurs; elles valent plus que tous les commentaires pour recommander l'ouvrage de M^{lle} Bossan de Garagnol.

* * *

« Le colonel de la Tour du Pin est, entre toutes, une de ces « physionomies ». C'est par là-même que, tranchant avec l'individualisme de son temps, elle demeure vivante pour ceux dont il a croisé la route : incarnation du soldat, du gentilhomme et du chrétien. Pour les équipes nouvelles d'un « ordre social chrétien », la pensée du chef d'école subsiste seule, alors que depuis tantôt dix ans s'est éteinte la voix de « l'attachant doctrinaire », ainsi qu'on l'a appelé.

» N'ayant pas voulu être un personnage, le marquis de la Tour du Pin était cependant une personnalité accusée. Son influence personnelle — prestige et séduction, tour à tour — tenait à l'homme moral : c'était un caractère. En lui s'affirmait la race, par cette distinction que donne l'élevation dans les idées et les sentiments jointe à une extrême simplicité dans les manières, le langage, la façon de vivre.

» Loyal en toutes rencontres, il était toujours vrai avec lui-même. Dès l'abord et partout il inspirait le respect : sans s'imposer jamais, il en imposait. Était-il dans une foule, il ne marquait pas... et cependant on lui frayait passage.

(1) *Le colonel de la Tour du Pin d'après lui-même*, par E. BOSSAN DE GARAGNOL. Paris, E. Beauchesne, 1934, un vol. in-12 de 342 p.

» De stature moyenne, il donnait l'impression de la vigueur et de l'harmonie.

» Sa démarche alerte, des mouvements vifs et sûrs correspondaient au « cœur de vingt ans » qu'il conservait encore peu de mois avant sa mort. La dignité de son maintien, son allure dégagée, dans sa mise toujours soignée certaines modes personnelles adoptées une fois pour toutes trahissaient l'officier avant même qu'à sa boutonnière on eût aperçu la rosette et le ruban de 1870.

» Assez chauve, il brossait ses cheveux gris à la façon militaire du second Empire, portant haute, parfois légèrement inclinée sur la droite, sa belle et fine tête de penseur. Le nez aquilin, la netteté d'un profil qu'allongeait la barbe grise légère faisaient chercher des yeux la fraise des compagnons d'Henri IV.

» La main, d'un admirable dessin, eût tenté le pinceau de Largillière. Longue, effilée autant que virile, elle ne se pliait pas plus que ne le voulait le maniement de la plume après celui de l'épée — cordiale et douce à l'ami, elle se refusait au shake-hand banal. C'était un témoignage d'estime que sa poignée de main. Elle honorait.

» Aucun trait physique en lui qui ne correspondît à un trait de l'âme : elle se reflétait tout entière dans un visage d'une infinie noblesse. Nul ne s'y trompait : prince ou paysan, ami ou ennemi, enfant ou animal; une extrême bonté régnait dans la sérénité du front, dans le charme d'un regard gris très doux, dans sa fermeté, dans la bienveillance du sourire. Elle n'autorisait pourtant jamais le laisser-aller — moins encore la vulgarité — et décourageait sottise et médisance. La voix au timbre bas et prenant savait gagner, convaincre, commander — l'ordre, alors, ne souffrait pas plus de discussion que l'exécution de retard. La maîtrise de soi-même fait seule des vrais chefs et la Tour du Pin était un chef.

» Toujours courtoise, sa parole était mesurée, pleine d'à-propos, le langage élevé. Un esprit incomparable donnait à toute conversation élasticité, imprévu, chaleur. Elle étincelait de traits, le tour en était enjoué. La plus haute culture intellectuelle et morale en alimentait le fonds toujours dense. La connaissance et l'amour du passé — un sens averti des réalités présentes, une claire vision des applications d'avenir faisaient traiter le colonel de la Tour du Pin de rétrograde par les uns, de novateur et de prophète par d'autres. En réalité, l'attrait de sa doctrine consistait en ce qu'on la sentait génératrice de vie : elle-même était née de l'histoire et de ses leçons, de la vie et de ses expériences. « Je ne suis qu'un anneau de la chaîne traditionnelle », disait-il, ne permettant pas qu'on l'appelât « maître », mais seulement « mon Colonel ». L'habitude de l'ordre, une volonté persévérante disciplinaient l'effort. Sa prodigieuse facilité de travail faisait de l'application un jeu : rien ne fatiguait sa forte et lumineuse intelligence. L'harmonie de ses dons s'alliait à un rare pouvoir de synthèse. Un esprit simple, prompt, plein de ressources et de finesse secondait un jugement droit, fait tout à la fois de hardiesse et de pondération. On en recherchait le conseil, l'appui, sachant que, comme il a été dit de Turenne, « il pouvait parce qu'il savait ».

» Une foi ferme soutenait sa vie de ses certitudes, mettant dans l'accomplissement du devoir, quel qu'il fût, hiérarchie, assurance, sérénité.

» La passion de servir, le sens de la responsabilité, qu'il avait au plus haut degré, la pleine conception du devoir d'état lui venaient des traditions de sa Maison : le dévouement au bien public avait été la raison d'être et la loi des siens. Enfant, il connaissait ses aïeux comme des proches aimés : « Je veux qu'ils soient contents de moi quand je les rejoindrai », disait-il souvent (1).

Le beau crayon ! J'en connais peu d'aussi pleinement réussis !

GEORGES LEGRAND,
professeur d'économie sociale.

De l'état présent de la philosophie

La dernière étape

de

la philosophie de M. Blondel

Le nom de M. Blondel est inséparable de « la Philosophie de l'Action » dont il a été, dans une thèse naguère fameuse, le promoteur, et qui jette les fondements d'une nouvelle philosophie, catholique d'inspiration, au sens étymologique et religieux du terme. On sait que, pour M. Blondel, l'action est, et doit être, inséparable de la pensée : toute pensée authentique est, de soi, insérée dans la vitalité de son acte de connaissance des choses. L'action n'est pas une poussée obscure, une velléité mystérieuse qui s'épancherait de notre être. Une telle représentation n'est que la caricature de sa signification la plus profonde. L'action est, au contraire, une nécessité inéluctable : dès que je suis, j'agis. En chacune de mes démarches d'homme, qu'il s'agisse de la spontanéité sensible ou de la vie intérieure centrée sur la contemplation, j'agis. Le point de départ de la philosophie n'est donc point, comme le prétendait Descartes, *la pensée*; il n'est point non plus, ainsi que le veut la métaphysique traditionnelle, *l'être*, ou plutôt, si c'est l'être, c'est l'être conquis et étreint par l'action, car toute action est positive par nature : le néant n'est pensé ou voulu qu'en fonction de l'être. La science de l'être est donc coextensive à celle de l'action, et réciproquement. Il n'est point d'être — disons d'être véritable : l'être concret et non point ces abstractions schématisées, à peine symboliques du réel — qui ne soit chargé au moins d'un potentiel d'action aspirant à s'épanouir. Il n'est point d'action qui ne soit chargée d'être : j'agis et je veux être; je pense, mais ma pensée n'est pensée que si elle est une pensée vivante et agissante, une pensée non point figée dans des notions abstraites, reflets infiniment lointains des choses, mais une pensée dynamiquement ordonnée aux choses qu'elle s'assimile, telles qu'elles sont *en elles-mêmes*. Le problème de la connaissance n'est donc qu'un cas particulier du problème de l'action parce qu'il doit être posé en termes de vouloir. Toute intelligence qui connaît authentiquement est imbibée de volonté, car l'intelligence qui ne connaît que par concepts et notions ne connaît que des effigies des choses, et pour les connaître réellement il faut se donner à elles par l'amour et la volonté.

Mais la volonté qui pénètre ainsi l'intelligence, mais l'action qui est ainsi conquérante d'être demeurent, malgré leur déploiement, une infinie capacité : l'univers a beau s'offrir à leurs prises, se soumettre à leur élan, elles restent insatisfaites. Il est inutile de rappeler ici la prodigieuse dialectique dont use M. Blondel pour établir cette thèse : les pages qu'il a écrites sur ce thème compte parmi les plus belles et les plus émouvantes de la littérature philosophique. La volonté et la pensée acculées à l'action, l'action elle-même acculée à l'être manifestent, au sein de la contingence de l'univers où elles s'essoront, l'unique nécessaire : Dieu. « Tout ce que nous voulons suppose qu'il est, tout ce que nous sommes exige qu'il soit (1). » On le voit; la preuve de M. Blondel repose sur l'analogie *concrète* de l'être. Elle débouche non plus sur le Dieu des philosophes et des savants, mais sur le Dieu vivant, terme de l'action, car selon le mot de saint Jean de la Croix qu'aime à rap-

(1) Pages 1 à 5.

(1) *L'Action*, p. 343.

peler M. Blondel, « l'action qui enveloppe et achève toutes les autres, c'est de penser à Dieu ».

Il est certain que la pensée de M. Blondel procède d'une inspiration généreuse et qu'elle a communiqué à la philosophie catholique une vitalité, une exigence passionnée du réel, que la lourdeur sans cesse ressassée des formules abstraites, passivement reçues par des esprits plus traditionalistes qu'intelligents, ne parvenait pas à capter. Mais il est certain, d'autre part, qu'en attaquant la connaissance notionnelle ou abstraite, pour préparer le triomphe de la connaissance réelle ou concrète, M. Blondel a lutté contre un fantôme de son imagination : il existe au moins une philosophie qui prétend et qui prouve que les concepts ne sont pas un reflet ou une effigie de choses, *mais les choses elles-mêmes*, telles qu'elles sont présentes à l'intelligence qui connaît, et c'est le thomisme. Nous ne ferons pas ici la critique du blondélisme : une tâche aussi complexe en raison de la complexité de son objet (car M. Blondel qui vise à une science de l'individuel, excelle à brouiller, de ce fait, les points de vue) déborderait les limites d'un simple article de vulgarisation. Nous tenterons simplement d'exposer les thèmes fondamentaux de ce que M. Blondel appelle, dans son dernier ouvrage, la symphonie de la pensée (1). Il aborde là, avec l'audace tumultueuse et la franchise tranchante qui le caractérisent, « le problème des problèmes ». De même que, dans sa célèbre thèse de doctorat, M. Blondel avait essayé de prospecter la signification concrète de l'action, il entreprend maintenant de poser le problème, non point de la pensée pure, mais de *l'acte de penser*, et en le posant, de le résoudre. Disons-le sans jeu de mots : la pensée de M. Blondel n'est pas facile. On se prend à regretter, en le lisant, les belles distinctions « trompeuses » qu'il stigmatise parce qu'arrachées avec violence à l'unité vitale du concret. Le lecteur est parfois emporté dans un tourbillon dialectique et verbal (sans faire injure à M. Blondel, en certaines endroits, redondant et verbeux) qui déconcerte sa bonne volonté...

* * *

Puisque le point de départ est la pensée agissante (*to noein*, dirait le grec) ou le *penser*, toute dissociation entre un sujet pensant et un objet pensé doit être tenue pour « tardive, factice, invérifiable ». Si nous prenons la pensée dans la plénitude *concrète* de son acte, là où elle est vraiment elle-même, avec toute sa clarté comme avec tout son mystère, le conflit du réel et de l'intelligible, qui est le centre des *théories* (insistons sur le mot) de la connaissance, s'évanouit : « La pensée en acte concilie partiellement ce que la spéculation est exposée à rendre exclusif dans l'abstrait. » De plus, pour éviter toute controverse théorique, ce n'est pas à des pensées élaborées en notions abstraites qu'on s'adressera, mais aux données singulières et concrètes, présentes au sein de la conscience pensante, pour retrouver, en chacune d'elles, comme élément universel et pourtant singulier, le vivant dynamisme de l'esprit.

Partons, comme il convient, du monde qui s'offre comme un gouffre à l'esprit. Qu'est-ce que ce monde que ma pensée survole et perce de son regard ? Il n'est pas un ensemble de perfections statiques, figées dans l'immobilité de l'abstrait ; il n'est pas cette notion et cette autre et cette autre encore, agencées soigneusement en un système scientifique dont la cohérence ne prouve pas la validité. « Le monde est et il est une pensée. » Nul doute qu'il ne faut point prendre cette assertion en un sens idéaliste, mais en un sens augustinien. Le monde : idées divines. Et précisément parce que le monde est surtout *cela* ou même, exactement, n'est que *cela*. C'est à partir de là que nous devons en édifier la connaissance. De point de vue, l'univers peut être envisagé comme un véritable

(1) M. BLONDEL, *la Pensée*, t. I, *La Genèse de la pensée et les paliers de son ascension spontanée*, Paris, Alcan, 1934.

drame. Partout la nature est agissante : rien n'y est réalisé, tout y est en devenir, mû par un dynamisme propulseur qui rend solidaires les échecs et les victoires de la vie et les rattache à une fin suprême.

A partir de cette constatation primordiale, M. Blondel va s'attacher à résoudre, selon sa propre philosophie, le problème bergsonien de la *genèse de l'univers*. Nous n'entrerons pas dans les détails du système. Contentons-nous de signaler que M. Blondel reporte à une étude ultérieure la considération de la genèse de la matière, et que, s'en tenant à l'analyse concrète du donné, il nous montre dans le mouvement la vie organique, le psychisme animal, hétérogène d'ailleurs à la pensée consciente, un édifice de pensées qui s'ébauchent, en perpétuel travail d'assomption, par leur interaction même, vers un terme où elles cherchent leur achèvement. Une page dont nous n'hésitons pas à célébrer la magique beauté donnera le ton de l'œuvre : « En son fond, la vie tend à la pérennité et son besoin de conservation, pour ne pas être trop vite et trop brutalement frustré, cherche dans la génération cette perpétuité que les individus échouent à obtenir. Ils ne naissent que pour mourir, mais il est plus vrai encore de dire : ils ne naissent que pour tendre à durer et à survivre. Et la continuité provisoire des espèces vivantes, avec toutes les destructions individuelles qu'elle peut exiger, ou avec toutes les ingéniosités d'une adaptation salutaire à l'avenir des races, n'est jamais qu'une réussite éphémère, ainsi que le prouve l'immense charnier fossile. Il n'en demeure pas moins vrai que la vie est comme un premier soulèvement de l'univers vers l'immortalité. Et que si l'échec semble partout constaté, l'élan n'est point perdu pour cela : ce n'est pas encore le moment de montrer où, comment, et à quel prix il peut aboutir. Remarquons seulement qu'il n'y aurait ni sentiment de la mort, ni désir d'en triompher, ni conscience, même en ses formes les plus enveloppées, si notre pensée par ses foncières exigences n'aspirait invinciblement à ce qu'il faudra appeler la vie éternelle. Vivre et penser, c'est être déjà virtuellement au delà du devenir, au-dessus de la durée et de la destruction. »

Comment décrire cette prodigieuse naissance de la pensée consciente au sein d'un univers où elle s'enracine, mais qu'elle domine toutefois invinciblement ? Il n'y a pas de donnée primitive, pure de tout mélange, à partir de laquelle elle prendrait son élan : « Une philosophie qui prend pour matériaux les sensations obvies... est une philosophie ruineuse en son fondement. » Il y a, au contraire, à l'initiative de toute pensée, implication réciproque d'éléments qui paraissent contradictoires parce qu'on les sépare brutalement et abstraitement du *continuum* concret où la vie les unit. La pensée n'est pas inertie, indifférence, modelée de l'extérieur par les choses. On découvre, à l'origine, en sa passivité fondamentale (puisqu'elle ne crée pas les choses), « un besoin d'infinitude », une tendance à l'expansion, de telle sorte qu'elle peut s'insérer dans les choses, les assimiler, les vivre de sa vie, mais que jamais elle ne sera absorbée par elles. « Elle appartient donc, en un sens, à ce monde, par des attaches profondes, comme par le besoin qu'elle a d'aliments et de tremplin ; mais, en un autre sens, elle est, non de ce monde, mais dans ce monde comme n'y étant pas. » Transcendante et immanente à la fois à l'univers, en elle le sujet et l'objet ne convergeront vers l'unité véritable que par une ascension à l'infini. En stricte vérité métaphysique, penser, et penser authentiquement, « c'est penser Dieu ». La preuve de l'existence de Dieu résulte de la considération concrète de la vie de la pensée, car la pensée est *connaissance rationnelle*, mais elle est aussi, indissolublement liée à la connaissance, *activité spirituelle*, se déployant toutes deux en cherchant, à travers la double oscillation de la raison et de l'esprit, le terme même de leur effort accouplé. Cette preuve ne nous introduit cependant encore, malgré sa certitude et sa nécessité, qu'à l'orée du Mystère, « car elle ne nous procure pas Dieu, elle ne nous donne

pas une idée exacte de Dieu, elle ne saurait donc se suffire ou paraître nous suffire sans trahir la vérité suprême ». Ni la pensée discursive, ni la pensée concrète ne nous satisfont pleinement, parce que nous les sacrifions trop souvent l'une à l'autre. Il faudra donc pour résoudre définitivement le problème de Dieu, examiner cette dualité de la pensée et, en fécondant mutuellement ses deux aspects, fonder une preuve qui, par interpénétration de l'intelligence et de la volonté, du métaphysique et du moral, nous conduira au Dieu vivant. Ce sera l'objet d'un second tome de l'ouvrage que nous venons d'analyser brièvement.

Il y aurait peut-être certaines réserves, parfois importantes, à faire sur les idées brossées par M. Blondel dans son monumental et difficile ouvrage. Nous attendrons, pour les exposer, la publication de la trilogie qu'on nous annonce : *La Pensée, l'Etre, l'Action*. Il reste néanmoins que ni le public catholique, ni le philosophe thomiste ne peuvent rester indifférents devant l'œuvre d'un penseur qui, à travers la nuit corporelle (1), a toujours su contempler, d'un regard d'aigle, l'inénarrable lumière de l'esprit.

MARCEL DE CORTE,
Agrégré de l'Enseignement supérieur,
Assistant à l'Université de Liège.

Un grand romancier catholique se révèle

C'est Malègue, l'auteur d'*Augustin ou le Maître est là*, roman en deux tomes et en neuf cents pages, paru chez Spes à la fin de 1933. J. Malègue. Je ne sais jusqu'à présent pas de quel prénom ce J est initial. Ni le texte imprimé, ni la dédicace du livre, ni même une petite lettre, venue de Nantes, que m'a écrite l'auteur, en réponse à la demande que je lui adressais de son œuvre, ne me l'ont fait savoir. On ne connaît pour ainsi dire rien de lui, que son ouvrage. Pour ma part, ignorance totale d'aucun préalable début littéraire. Il est pourtant difficile de considérer comme tel — début impliquant toujours quelque chose de modeste et de tâtonnant — ce coup de maître qu'il vient de nous servir. Une notice (avec un portrait, il est vrai, qui montre une figure crispée de trente-cinq à quarante ans) dans un catalogue d'éditeur. Un article ému de Mme Ancelet-Hustache dans les *Nouvelles littéraires*, qui elle aussi découvre Malègue par son seul livre, en faisant des conjectures sur son identité, frappée qu'elle est comme moi par la disproportion entre la valeur de l'œuvre et l'espèce d'incognito où s'enveloppe son auteur. C'est tout.

Non. Il y a encore cette indication, à la fin du livre : « Londres, 1921 — Leysin, 1929 », qui semble jeter un jour. Je crois deviner un universitaire installé d'abord à l'étranger, qui a eu à lutter corps à corps avec la maladie et la souffrance. Un homme doublement replié sur lui-même. Triplement : car cet homme est un chrétien profond, pascalisant.

Mais, si même on ne devine pas cela, déjà on retient l'intervalle entre ces deux dates : 1921-1929. Huit ans. L'homme, l'écrivain, le romancier qui, à notre époque, est capable de rester penché durant ce temps sur le plan et l'exécution de sa première œuvre (et l'œuvre qui sort étant haute et forte), il est, comme on dit, quelqu'un. Un probe artiste. Une longue patience. Un talent de

(1) On sait que M. Blondel a perdu la vue.

fond, une noblesse et une pureté. On n'en connaît pas beaucoup comme cela aujourd'hui : Alphonse de Chateaubriant, Elémir Bourges qui vient de mourir, quelques autres... La solitude est le climat des forts, le long silence méditatif leur préparation à parler.

Augustin ou le Maître est là m'apporte personnellement une grande joie de critique. Dans un livre que j'ai consacré au roman et aux romanciers contemporains et où j'ai abordé le problème du roman catholique (*Romanciers*, Desclée De Brouwer, Paris, 1929), j'insistais sur la nécessité, pour le roman surnaturaliste, de s'ouvrir des avenues. Mystiquement, disais-je, le Mystère du Cœur de Jésus est inépuisable. Littérairement, c'est autre chose. Et je croyais pouvoir constater que les romanciers catholiques, si remarquables et même si admirables que soient déjà certaines de leurs œuvres, ne peuvent encore nous en montrer où l'observation de la vie vécue et l'analyse du cœur humain aillent, sur leur plan à eux, aussi loin que vont, dans cette observation et dans cette analyse, les meilleures des œuvres de Balzac, de Stendhal, de Flaubert, de Proust..., sans parler des Anglais et des Russes, qui souvent les dépassent. Je m'excuse de me citer moi-même, mais c'est encore le plus simple moyen de dire nettement ce que je veux dire : « L'erreur néfaste — écrivais-je donc — serait de croire que la vision chrétienne de la vie suffise à elle seule et que le romancier chrétien puisse négliger le réalisme des maîtres profanes. Tout au contraire, il doit se l'assimiler tout entier, puis le dépasser, ou plutôt il doit l'asseoir sur d'autres axes et l'animer d'une autre âme. C'est d'une surélévation singulièrement rude qu'il s'agit.

» Qu'il se garde, surtout, de s'enfermer dans l'hieratisme, pente mauvaise et cul-de-sac tout désigné de la littérature catholique ! Que son clavier soit tout l'homme, enveloppé et travaillé par toute la grâce, y compris la plus mystique. C'est l'Infini, invisible et transcendant, mais incomparablement actif, qu'il lui faut faire pressentir, sans jamais quitter le visible, sans cesser de le mouler étroitement, de le fouiller jusqu'au noyau. Voilà — soulignais-je — l'antinomie qu'il lui faut résoudre. Ce n'est ni plus ni moins que le dernier degré de l'art. »

Or cette antinomie, Malègue l'a résolue à mon avis, et supérieurement. Pour son coup d'essai, il a d'un bond atteint à ce degré splendide. Je le salue dès à présent comme le plus grand de ceux qui, parmi nos romanciers catholiques, se sont attachés à peindre la vie réelle, la vie contemporaine dans la formule du roman réaliste, je le salue au-dessus de Baumann, au-dessus de Bernanos, au-dessus de Mauriac. Ce classement désagréable en soi est nécessaire pour faire sentir devant qui nous nous trouvons.

Mais il est temps que j'indique son sujet. C'est l'histoire, depuis l'enfance jusqu'à sa mort prématurée, d'Auguste Méridier, fils de M. Méridier, professeur de seconde dans un lycée de petite préfecture. Père en teinte douce, fin et faible, à qui la critique historique, installée dans un tempérament d'asthénique, a fait perdre la foi. Il conserve discrètement la pratique dominicale pour les siens. La mère, rivée aux devoirs de ses multiples maternités et d'un ménage distingué mais indigent, pourvoit en souriant à tous les humbles bonheurs autour d'elle. Chrétienne exacte et profonde, non par la tête mais par le cœur, telle est cette créature de dévouement et de sacrifice, rouage capital d'une famille, qu'on ne voit bien tel qu'après l'arrêt définitif.

Cette famille vit très unie, dans sa gêne. Augustin, essentiellement studieux, extrêmement doué, se classe premier dans toutes les épreuves scolaires. Il sort de l'École normale de Paris dans des conditions telles qu'après la guerre, qu'il passe comme prisonnier en Suisse, où il trouve à enseigner brillamment, une chaire universitaire lui est immédiatement donnée à Lyon. Quand il meurt, il vient d'être nommé en Sorbonne. Augustin Méridier nous est présenté comme un grand technicien de la pensée abstraite. Sa

spécialité, c'est la philosophie, par laquelle il en vient à toucher à l'histoire des religions et, particulièrement, à l'exégèse biblique.

Un jour de son adolescence, durant une courte maladie, il a cru entendre l'appel au sacerdoce. Il s'est effrayé, il a remis de répondre, il a discuté, interprété. Puis, l'événement intérieur s'est estompé. Un autre jour, il a trébuché sur Renan et sa *Vie de Jésus*. Une fêlure s'est produite dans sa foi, que dans la suite l'usage faussé des hautes techniques métaphysiques et historiques a désastreusement agrandie. Il en vient à ne plus croire à la divinité de Jésus et il s'installe dans un état de demi-foi, d'agnosticisme, qui constitue une source de cruelles souffrances pour cet être très droit, absolument chaste de conduite.

Son cœur s'émeut d'amour naissant dans plusieurs rencontres fort diverses, jusqu'au moment où il se livre d'un seul élan, tout entier, à celui que lui inspire une merveilleuse jeune fille de la haute société, qui mérite en tout point, pour l'âme comme pour la beauté physique, sa dévotion éperdue.

Mais le destin parle. Pendant les vacances qui séparent son transfert de Lyon à Paris, vacances qu'il passe chez sa mère et où son amour reçoit le commencement de la bienheureuse réponse qu'il n'osait espérer, où tout va miraculeusement s'arranger, l'enfant de sa sœur, bébé d'un an, et sa vieille mère meurent pour ainsi dire ensemble et sont enterrés le même jour. Lui-même crache le sang en rentrant de l'enterrement. Désespéré, il écrit une lettre qui, pratiquement, rompt tout. Il est tuberculeux ! Il lui faudrait trois ans pour guérir. Peut-il faire attendre trois ans Anne de Préfailles ? Stoïquement, il referme sur lui-même et sur sa nuit atroce la porte qui s'ouvrirait sur le plus radieux bonheur, où même sa foi pouvait se retrouver. Il va s'éteindre en Suisse, à Leysin, de son impuissance à lutter pour sa vie. Mais, avant de mourir, assisté par son meilleur ami de l'École, mathématicien de génie devenu Jésuite, qui avec une sainte hardiesse force la résistance de son âme, il retrouve enfin la foi, la paix surnaturelle, dans laquelle il s'abîme...

* * *

Naturellement, j'ai trahi l'œuvre en la résumant ! Je n'ai rien montré de ce roman qui est tant de choses, roman intellectuel, spirituel et même mystique, roman d'amour, roman d'analyse, peinture de caractères et de milieux, réalisme inflexible et poésie luxuriante, et, quand il le faut, les grandes orgues du style déchaînées pour une si magnifique offrande à la Beauté. J'ai, entre autres, démesurément grossi le trait de courbe de cette conversion, tué le fourmillement de la vie et l'imperceptible jeu providentiel. J'ai aussi supprimé la richesse des milieux si divers que cette jeune existence traverse : la petite préfecture et le lycée, les hauts plateaux du Cantal où se déroulent les vacances et la vie de la ferme ancestrale d'où provient la mère, l'École normale, l'atmosphère très spéciale des « turnes », leur ascétisme phalanstérien et leur haute tension intellectuelle, le milieu d'Anne de Préfailles, vieille noblesse et haute finance, aristocratie, luxe authentique et suprême...

Je n'ai rien dit du sens de l'être, à la fois primitif et raffiné, qui éclate dans l'art de Malègue, rien de la somme exceptionnelle d'intelligence métaphysique et esthétique dont il nous offre la jouissance, rien du ruissellement intarissable du sentiment, de l'amour surtout, d'un amour humain à crier, mais qui se tient très en deçà du domaine de la chair, qui reste le pur amour du cœur pétri d'adoration et d'oubli de soi.

Je n'ai pas non plus détaillé le lourd acquis diversifié dont ce livre est dense, connaissance de l'homme, des hommes, des professions, des mondes, des choses matérielles elles-mêmes, et, aussi, suréminemment, des choses de l'esprit : ces deux volumes n'auraient

pu être écrits sans l'appoint d'une immense culture, très riche en savoir scientifique.

Je n'ai pas relevé la maîtrise du descripteur, qui le dispute à l'analyste. Ni cette capacité, strictement propre à l'authentique romancier, de créer la vie, de rivaliser avec elle. Ni celle du romancier non seulement authentique, mais d'étreinte robuste, qui sait promener partout sa puissance créatrice, en haut comme en bas de la société, chez les ruraux et chez les hommes de pensée, dans une clinique et dans une cuisine, dans un prestigieux salon et dans une étable aux relents d'ammoniaque. Malègue le fait avec plus que du bonheur, avec une constante et étonnante autorité.

M^{me} Ancelet-Hustache a évoqué à son sujet le nom de Proust. Il semble bien en effet qu'il en ait subi l'influence. Il en partage parfois, mais dans une mesure moindre, le défaut de longueur outrée. Il la domine, pourtant, cette influence, si c'en est une. Mieux, il domine Proust lui-même en ceci que, derrière les extrêmes ténuités de l'analyse, qui vont aussi loin chez lui, quand il le faut, que chez le psychologue de l'infiniment petit, s'ouvrent de nouvelles perspectives d'être, de l'ineffable pressenti. Nulle part ici le mystère substantiellement inhérent à la vie, qui la pénètre et qui l'enveloppe, n'est supprimé, n'est remplacé par du vide, par du mat. Une impressionnante aura rayonne autour de ce livre cependant si précis, si positivement modelé. Ce n'est plus une immense lande calcinée et désolée, un émiettement sans fin, prodigieusement inventorié, que nous avons devant nous. C'est un monde tantôt mince, tantôt épais, sondé de part en part, mais dans un respect intelligent et, pour tout dire, juste de l'insondable qui s'y combine. Ce qui peut se voir on le voit, se sentir on le sent, se penser on le pense. Ce qui dépasse naturellement ou surnaturellement tout sentiment et toute intelligence marque fidèlement sa présence à la fois complémentaire et essentielle. « Il y a une sorte de naïveté en tout écrivain non chrétien, a dit Jacques Rivière. Il a toujours l'air de quelqu'un à qui l'on cache quelque chose et qui ne s'en doute pas. Il y a un certain dernier mouvement de l'esprit qu'il n'a jamais l'idée de faire ». C'est ce dernier mouvement qui, par l'esprit, conduirait l'écrivain au contact de ce qui ne se voit pas, mais qui est et qui est plus précieux que ce qui se voit. Eh bien, cet effort vers l'invisible, vers l'inscrutable qui achève tout, Malègue, qui n'est pas naïf mais terriblement lucide, le fournit toujours et à fond. Le sens du mystère correspond admirablement chez lui à la clairvoyance.

De là, partout, diffuse dans son livre, une présence d'auteur, d'esprit créateur si souveraine et si prenante. J'insiste sur ce dernier mot. Ces deux gros tomes ne m'ont lâché que finis, me laissant béant de regret de la fin de ma lecture. Je n'ai cessé, en les lisant, en en jouissant, de penser de la manière la plus active et de vivre par le cœur de la manière la plus intense. Souvent j'ai pleuré. J'aurais aussi voulu prier pour tel et tel des personnages, tant ils vivent. Je me suis senti meilleur, le livre refermé.

Pour réaliser ces prodiges, Malègue se sert d'une grande langue qui brille tantôt par la justesse, tantôt par la hardiesse, la langue des maîtres faite sa langue à lui, brassée, forgée, fluide ou rocailleuse, mais toujours épousante, toujours animée d'un feu et d'un mouvement inépuisables. Avec elle, il projette sur tout les catégories de sa riche et subtile imagination. Chacune de ses constructions imaginatives témoigne d'une sorte d'animisme que je ne me souviens avoir rencontré nulle part ailleurs dans le roman français, un enchantement.

Je renonce à la critique des brouilleries. Il y en a auxquelles on pourrait s'arrêter. C'est le contraire qui serait étonnant. Nous ne sommes pas ici devant un romancier en chambre, mais, je le répète, devant le foisonnement même de la vie surprise. Ce foisonnement est d'ailleurs admirablement réglé. Car il y aurait beau-

coup à dire sur un art si ample et si minutieux tout ensemble, donc si complet, de la composition.

Et puis, je dirai encore ceci pour finir, qui est peut-être ce qu'il y a de plus important.

La voilà, la vie vraie. Rien n'est caché. On est sûr que Malègue pourra, quand il le faudra, se livrer à toutes les audaces morales nécessaires. Au fait, il y a des horreurs — non sexuelles pourtant — dans ce roman. Mais enfin, le sexe, la bagatelle, l'obsession sexuelle pour l'appeler par son désagréable nom, ici ne règne pas, n'englué pas. Voilà qui nous repose d'une certaine littérature romanesque, même catholique. Et quand la valeur morale, la vertu (mais oui, pourquoi pas, ne sommes-nous pas dans la vie

vraie?), la sainteté, même, sont dépeintes, cela ne fait pas gris, pas accablé, tiré, tirillé, péniblement laborieux. Cela fait vrai, vrai comme le reste, réel comme tout le réel. Dans ce livre qui appartient à la Douleur, la nauséuse tristesse d'en bas ne rôde pas comme un remugle de chambre surie. Les indices de réfraction ont beau avoir tous été respectés : les clartés d'en haut n'ont pas été frustrées. La vérité n'a nulle part à se plaindre, elle a partout à se louer.

Le Réalisme catholique dans le roman français, Malègue, vous l'avez attiré à vous d'une forte prise. Vous en êtes pour moi, dès à présent, le premier maître.

LÉOPOLD LEVAUX.

N'oubliez pas...

que d'ici peu il y aura
20 millionnaires de plus grâce à la

Loterie Coloniale

100 francs le billet

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

TÉLÉPHONE 17.35.79

13 RUE ROYALE
BRUXELLES

ÉDITIONS CASTERMAN, Tournai-Paris

VIENT DE PARAÎTRE

PAUL WERRIE

La Légende d'Albert I^{er}

Préface du Lieutenant Général Pontus

Dessins de Hergé

CET OUVRAGE EST DÉDIÉ :

*Aux enfants, petits et grands, et à ces
grands qui ont conservé de leur âme
d'enfant, le goût du merveilleux,
des légendes et autres grandes choses
qui se rencontrent dans la vie.*

12 Frs

EN VENTE EN LIBRAIRIE



LÉOPOLD
STOUT. BOCK. LIBERATOR. SUPER BOCK.
WHITE STAR

Ses excellentes bières de ménage
en bouteilles

Téléph. 11 92 70

Brasserie Léopold, S. A., rue Vautier, 55

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Izelles

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822,

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale - Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr. 1.000.000.000.00

RÉSERVE fr. 1.116.933.000.00

FONDS SOCIAL fr. 2.116.933.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Emile Francqui, Gouverneur;
Alexandre Galopin, Vice-Gouverneur;
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Félicien Cattier, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Henry Le Bœuf, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.

*Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.*

TOUTES LES OPERATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 675 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE